

OEUVRES
DE
P. CORNEILLE

NOUVELLE ÉDITION

REVUE SUR LES PLUS ANCIENNES IMPRESSIONS
ET LES AUTOGRAPHES

ET AUGMENTÉE

de morceaux inédits, des variantes, de notices, de notes, d'un lexique des mots
et locutions remarquables, d'un portrait, d'un fac-simile, etc.

PAR M. CH. MARTY-LAVEAUX

TOME SIXIÈME

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C^{ie}

BOULEVARD SAINT-GERMAIN

—
1862



PERTHARITE

Pierre Corneille



Hachette, Paris, 1862

Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026

PERTHARITE

ROI DES LOMBARDS

TRAGÉDIE

1652

[Notice](#)

[Au lecteur](#)

[Extrait d'Antoine du Verdier](#)

[Extrait d'Erycus Puteanus](#)

[Examen](#)

[Liste des éditions qui ont été collationnées pour les variantes](#)

PERTHARITE

[Personnages](#)

[Acte I](#)

[Acte II](#)

[Acte III](#)

[Acte IV](#)

[Acte V](#)

NOTICE.

Par suite d'une erreur bien surprenante, Voltaire donne cette pièce comme jouée en 1659^[1], quoique l'Achevé d'imprimer de l'édition originale soit du 30 avril 1653 et le privilège du 24 décembre 1651^[2], quoique Voltaire lui-même, au titre de l'avis *Au lecteur*, ajoute ces mots : « imprimé en 1653, » et que les premières lignes de cet avis nous apprennent que la représentation a précédé l'impression. Les frères Parfait, qui analysent huit ouvrages représentés en cette même année 1653, placent *Pertharite* à l'avant-dernier rang. La date de l'Achevé d'imprimer et l'avis *Au lecteur* suffisaient encore à prouver que ce classement était défectueux, car ces deux pièces établissaient que *Pertharite* ne pouvait appartenir qu'au premier quart de l'année. Quoi qu'il en soit, cette date de 1653, adoptée par tous les historiens de notre théâtre^[3], paraissait vraisemblable, et nous avons même pensé qu'elle se trouvait confirmée par un témoignage de Chapelain, qu'on ne connaît malheureusement que d'une manière incomplète et détournée^[4] ; mais toutes les hypothèses disparaissent devant un passage formel de Tallemant des Réaux, dont on n'avait pas encore tiré parti pour l'histoire des ouvrages de Corneille, et qui recule de plus d'un an la date de la première représentation de *Pertharite*.

« *Au carnaval de 1652*, dit Tallemant^[5], M^{me} de Montglas fit une plaisante extravagance chez la présidente de Pommereuil. On y devoit jouer *Pertharite, roi des Lombards*, pièce de Corneille, qui n'a pas réussi. M^{lle} de Rambouillet dit à Segrais, garçon d'esprit qui est à cette heure à Mademoiselle, qu'elle n'avoit point vu *l'Amour à la mode*, et qu'elle l'aimeroit bien mieux : « Dites-le à la comtesse de Fiesque. » La comtesse le dit à Hippolyte : c'est le fils du président de Pommereuil du premier lit, un benêt qu'on appeloit ainsi parce qu'on lui faisoit la guerre qu'il étoit amoureux de sa belle-mère. Hippolyte, qui étoit épris de la comtesse, alla dire aux comédiens que, quoi qu'il en coûtât, il falloit absolument jouer

l'Amour à la mode^[6], et les envoya changer d'habits. » *L'Historiette*, qui ne contient plus rien d'intéressant pour nous, se termine par le récit des réclamations et de la brusque retraite de M^{me} de Montglas.

Malgré le peu de succès de *Pertharite*, il y avait, on le voit, des personnes curieuses d'assister à des représentations particulières de cet ouvrage, qui avait si vite disparu de la scène de l'hôtel de Bourgogne^[7] : il ne s'y était montré ^[3] qu'une fois d'après Voltaire^[8], que deux suivant la plus commune opinion.

Cette pièce forme un volume in-12 de 6 feuillets et 71 pages, qui a pour titre : PERTHARITE, ROY DES LOMBARDS, tragédie. *À Rouen, chez Laurens Maurry, près le Palais. Avec priuilege du Roy. M.DC.LIII. Et se vend à Paris, chez Guillaume de Luyne, au Palais.*

Dans l'avis *Au lecteur*, Corneille se montre tout prêt à renoncer au théâtre ; nous verrons dans la *Notice d'Œdipe* quelles furent les circonstances qui changèrent ses dispositions.

-
1. ↑ Ce n'est pas là une faute d'impression qui se serait glissée dans le titre de l'édition de Voltaire. Il nous dit à la fin de sa *Préface* : « L'excellent Racine donna son *Andromaque* en 1668 (*plus exactement* : à la fin de 1667), neuf ans après *Pertharite*. »
 2. ↑ Voici la teneur de ce privilège : « Il est permis au Sieur Corneille, Aduocat en nostre Cour de Parlement de Roüen, de faire imprimer par tel Imprimeur qu'il voudra choisir, trois Pièces de Théâtre, intitulées, *Pertharite*, *Roy des Lombards*, *D. Bertran de Cigarral* et *l'Amour à la mode*, pendant le temps et espace de neuf ans, à compter du jour qu'elles seront acheuées d'imprimer. » Ces deux dernières pièces sont des comédies en cinq actes et en vers, composées par Thomas Corneille et représentées, la première en 1650, la deuxième en 1651.
 3. ↑ *Histoire du Théâtre françois*, tome VII, p. 413 ; *Dictionnaire portatif des théâtres*, p. 257 ; *Journal du Théâtre françois*, tome II, fol. 1003 recto ; *Bibliothèque du Théâtre françois*, tome III, p. 3 ; *Histoire de la vie et des ouvrages de P. Corneille*, par M. J. Taschereau, seconde édition, p. 148.
 4. ↑ Voyez tome IV, [p. 277 et 278](#).
 5. ↑ Tome V, p. 370 et 371.
 6. ↑ Voyez ci-dessus, p. 3, note 2.
 7. ↑ Tout porte à croire que ce fut à ce théâtre que *Pertharite* fut représenté ; du reste les historiens du théâtre ne se prononcent pas, à l'exception toutefois de l'auteur du *Journal du Théâtre françois*, qui dit : « La troupe royale de l'hôtel de Bourgogne donna une tragédie nouvelle intitulée *Pertharite*. » (Folio 1003 recto.)
 8. ↑ Voyez le commencement de sa préface de *Pertharite*.

AU LECTEUR ^[1].

La mauvaise réception que le public a faite à cet ouvrage m'avertit qu'il est temps que je sonne la retraite, et que des préceptes de mon Horace je ne songe plus à pratiquer que celui-ci :

*Solve senescentem mature sanus equum, ne
Peccet ad extremum ridendus et ilia ducat* ^[2].

Il vaut mieux que je prenne congé de moi-même que d'attendre qu'on me le donne tout à fait ; et il est juste qu'après vingt années de travail, je commence à m'apercevoir que je deviens trop vieux pour être encore à la mode. J'en remporte cette satisfaction, que je laisse le théâtre françois en meilleur état que je ne l'ai trouvé, et du côté de l'art et du côté des mœurs : les grands génies qui lui ont prêté leurs veilles de mon temps y ont beaucoup contribué ; et je me flatte jusqu'à penser que mes soins n'y ont pas nui : il en viendra de plus heureux après nous qui le mettront à sa perfection, et achèveront de l'épurer ; je le souhaite de tout mon cœur. Cependant agréez que je joigne ce malheureux poëme aux vingt et un qui l'ont précédé avec plus d'éclat ; ce sera la dernière importunité que je vous ferai de cette nature : non que j'en fasse une résolution si forte qu'elle ne se puisse rompre ; mais il y a grande apparence que j'en demeurerai là. Je ne vous dirai rien pour la justification de *Pertharite* : ce n'est pas ma coutume de m'opposer au jugement du public ; mais vous ne serez pas fâché que je vous fasse voir à mon ordinaire les originaux dont j'ai tiré cet événement, afin que vous puissiez séparer le faux d'avec le vrai, et les embellissements de nos feintes d'avec la pureté de l'histoire. Celui qui l'a écrite ^[3] le premier a été Paul Diacre ^[4], à la fin de son quatrième livre, et au commencement du cinquième, des *Gestes des Lombards* ; et pour n'y mêler rien du mien, je vous en donne la traduction fidèle ^[5] qu'en a faite Antoine du Verdier dans ses *Diverses leçons* ^[6] ; j'y ajoute un mot d'Erycus Puteanus ^[7], pour quelques circonstances en quoi ils diffèrent, et je le laisse en latin de peur de corrompre la beauté de son langage par la foiblesse de mes expressions.

Flavius Blondus, dans son *Histoire de la décadence de l'empire romain*^[8], parle encore de Pertharite ; mais comme il le fait chasser de son royaume étant encore enfant, sans nommer Rodelinde^[9] qu'à la fin de sa vie, je n'ai pas cru qu'il fût à propos de vous produire un témoin qui ne dit rien de ce que je traite^[10].

-
1. ↑ Cet avis *Au lecteur*, ainsi que les deux extraits qui le suivent, n'est que dans les éditions antérieures à 1660.
 2. ↑ *Épîtres*, livre I, épître I, vers 8 et 9. — « Sois sage et dételle à temps ton coursier qui vieillit, de peur qu'à la fin il ne fasse une chute ridicule et ne batte piteusement du flanc. »
 3. ↑ Dans le recueil de 1656, il y a *écrit*, sans accord.
 4. ↑ Paul, diacre de l'Église d'Aquilée, notaire ou chancelier de Didier, roi des Lombards, naquit, dit-on, vers 740 et mourut vers 790. Son histoire des Lombards, dont parle ici Corneille (*de Gestis Longobardorum libri sex*), commence à leur sortie de la Scandinavie et finit à la mort de Luitprand en 744.
 5. ↑ Il serait plus juste de dire : « la traduction très-libre, » mais au temps de Corneille on ne se faisait pas la même idée qu'aujourd'hui de la fidélité d'une traduction.
 6. ↑ Voyez ci-après, [p. 8, note 1](#).
 7. ↑ Voyez [p. 14, note 1](#).
 8. ↑ Flavio Biondo, né en 1388, mourut à Rome en 1463, laissant plusieurs savants ouvrages qui ont été publiés ensemble à Bâle en 1531. L'ouvrage ici mentionné a pour titre : *Historiarum ab inclinatione romani imperii ad annum 1440, decades III, libri XXXI*. Il devait embrasser l'histoire générale depuis la chute de l'empire romain jusqu'au temps de l'auteur ; mais quand il mourut, il n'en avait écrit que trois décades et le premier livre de la quatrième. C'est au livre ix de la I^{re} décade qu'il est parlé de Pertharite.
 9. ↑ Ce nom est écrit ainsi dans toutes les impressions antérieures à 1668. Les éditions de 1668, 1682 et 1693 ont de même *Rodelinde* dans l'*Examen* ; mais dans le texte de la pièce, elles donnent généralement, là où le nom n'est pas imprimé en capitales, *Rodélinde*, avec un accent*.

* Dans l'examen d'*Horace*, les éditions de 1668 et de 1862 portent *Rodélinde*, comme dans le texte de Pertharite.

10. ↑ Voici le passage que Corneille a ici en vue :

« Aripertus moriens duos filios Pertharitum et Gundibertum reliquit successores. Quorum temporibus Longobardi pacem cum Romanis Ravennatibusque et aliis Italiæ populis imperio subjectis ubique servaverunt. Sed variis ipsi inter se motibus agitati sunt. Grimoaldus namque beneventanus, Longobardorum dux, ipsos fratres in regni administratione discordes esse intelligens, Romoaldum filium Beneventi ducem instituit, et magnas ducens copias, Papiam venit ; qua ex urbe quum Pertharitum puerum regem fugasset, Gundibertum fratrem expulit Mediolano, apud quam urbem ipse a fratre divisus se cœperat continere. » (Blondi Flavii Forliviensis *Historiarum ab inclinatione Romanorum imperii* decas I, liber ix ; édition de Venise, 1483, folio I, iii v^o.)

ANTOINE DU VERDIER ^[1],

Livre IV de ses *Diverses leçons*, chapitre XII.

PERTHARITE fut fils d'Aripert ^[2], roy des Lombards, lequel, après la mort du pere, regna à Milan ; et Gondebert, son frere, à Pauie ; et estant suruenü quelque noise et querelle entre les deux freres, Gondebert enuoya Garibalde, duc de Thurin, par deuers Grimoald, comte ^[3] de Beneuent, capitaine genereux, le priant de le vouloir secourir contre Pertharite, avec promesses de luy donner vne sienne sœur en mariage. Mais Garibalde, vsant de trahison enuers son seigneur, persuada à Grimoald d'y venir pour occuper le royaume, qui par la discorde des freres estoit en fort mauuais estat, et prochain de sa ruïne. Ce qu'entendant Grimoald se despoüilla ^[4] de sa comté de Beneuent, de laquelle il fit comte son fils, et avec le plus de forces qu'il peust assembler, se mit en chemin pour aller à Pauie ; et par toutes les citez où il passa s'acquit plusieurs amis, pour s'en aider à prendre le royaume. Estant arriué à Pauie, et parlé qu'il eut à Gondebert, il le tua par l'intelligence et moyen de Garibalde, et occupa le royaume. Pertharite entendant ces nouuelles, abandonna Rodelinde sa femme et vn sien petit fils, lesquels Grimoald confina à Beneuent, et s'enfuit et retira vers Cacan, roy des Auariens ou Huns. Grimoald ayant confirmé et establi son royaume à Pauie, entendant que Pertharite s'estoit sauué vers Cacan, luy enuoya ambassadeurs pour luy faire entendre que s'il gardait Pertharite en son royaume, il ne iouïrait plus de la paix qu'il auoit eue avec les Lomdards, et qu'il aurait vn roy pour ennemi. Suiuant laquelle ambassade, le roy des Auariens appela en secret Pertharite, luy disant qu'il allast la part où il voudroit, afin que par luy les Auariens ne tombassent en l'inimitié des Lombards : ce qu'ayant entendu Pertharite, s'en retournant en Italie, vint trouuer Grimoald, soy fiant en sa clémence, et comme il fut pres de la ville de Lodi, il enuoya deuant vn sien gentil homme nommé Vnulphe, auquel il se fioit grandement, pour aduertir Grimoald de sa venuë. Vnulphe se

présentant au nouveau roy, luy donna aduis comme Pertharite auoit recours à sa bonté, à laquelle il se venoit librement soumettre, s'il lui plaisoit l'accepter. Quoy entendant Grimoald, luy promet et iura de ne faire aucun desplaisir à son maistre, lequel pouuoit venir seurement, quand il voudroit, sur sa foy. Vnulphe ayant rapporté telle response à son seigneur Pertharite, iceluy vint se presenter deuant Grimoald, et se prosterner à ses pieds, lequel le ^[5] receut gracieusement et le baisa. Quoy fait, Pertharite luy dit : « Je vous suis seruiteur ; et sçachant que vous estes tres-chrestien et ami de pieté, bien que je puisse viure entre les payens, neantmoins, me confiant en vostre douceur et debonnaireté, me suis venu rendre à vos pieds. » Lors Grimoald, vsant de ses sermens accoustumez, luy promet, disant : « Par celuy qui m'a fait naistre, puis que vous auez recours à ma foy, vous ne souffrirez mal aucun en chose qui soit, et donneray ordre que vous pourrez honnestement viure. » Ce dit, luy ayant fait donner vn bon logis, commanda qu'il fust entretenu selon sa qualité, et que toutes choses à luy necessaires lui fussent abondamment baillées. Or comme Pertharite eut prins congé du Roy, et se fut retiré en son logis, aduint que soudain les citoyens de Pauie à grandes troupes accoururent pour le voir et saluer, comme l'ayans auparauant cognu et honoré. Mais voicy de combien peut nuire vne mauuaise langue. Quelques flateurs et malins, ayans prins garde aux caresses faites par le peuple à Pertharite, vindrent trouuer Grimoald, et luy firent entendre que si bien-tost il ne faisoit tuer Pertharite, il estoit en bransle de perdre le royaume et la vie, luy asseurans qu'à cette fin tous ceux de la ville luy faisoient la cour. Grimoald, homme facile à croire, et bien souuent trop de leger ^[6], s'estonna aucunement, et atteint de deffiance, ayant mis en oubly sa promesse, s'enflamma ^[7] subitement de colere, et deslors iura la mort de l'innocent Pertharite, commençant à prendre aduis en soy par quel moyen et en quelle sorte il luy pourroit le lendemain oster la vie, pour ce que lors estoit trop tard ; et à ce soir luy enuoya diuerses sortes de viandes et vins des plus friands en grande abondance pour le faire enyurer, afin que par trop boire et manger, et estant enseueli en vin et à dormir, il ne peust penser aucunement à son salut. Mais vn gentil homme qui auoit iadis esté seruiteur du pere de Pertharite, qui luy portoit de la viande de la part du Roy, baissant la teste sous la table, comme s'il luy eust voulu faire la reuerence et embrasser le genoüil, luy fit sçauoir secrettement que Grimoald

auoit deliberé de le faire mourir : dont Pertharite commanda à l'instant à son eschanson qu'il ne luy versast autre breuuage durant le repas qu'un peu d'eau dans sa coupe d'argent. Tellement qu'estant Pertharite inuité par les courtisans, qui luy présentoient les viandes^[8] de diuerses sortes, de faire brindes^[9] et ne laisser rien dans sa coupe pour l'amour du Roy ; luy, pour l'honneur et reuerence de Grimoald, promettoit de la vuidier du tout, et toutesfois ce n'estoit qu'eau qu'il beuuoit. Les gentils hommes et seruiteurs rapporterent à Grimoald comme Pertharite haussoit le gobelet, et beuuoit à sa bonne grace desmesurement ; de quoy se resiouyssant Grimoald, dit en riant : « Cet yurongne boiue son saoul seulement, car demain il rendra le vin meslé avec son sang. » Le soir mesme il enuoya ses gardes entourner la maison de Pertharite, afin qu'il ne s'en peust fuyr : lequel, après qu'il eut souppé, et que tous furent sortis de la chambre, luy demeuré seul avec Vnulphe et le page qui auoit accoustumé le vestir^[10], lesquels estoient les deux plus fideles seruiteurs qu'il eust, leur^[11] descourrit comme Grimoald auoit entrepris de le faire mourir : pour à quoy obuier, Vnulphe luy chargea^[12] sur les espauls les couuertes d'un lit, vne coudre^[13], et vne peau d'ours qui luy couuroit le dos et le visage ; et comme si c'eust esté quelque rustique ou faquin^[14], commença de grande affection à le chasser à grands coups de baston hors de la chambre, et à luy faire plusieurs outrages et vilenies, tellement que chassé et ainsi battu il se laissoit choir souuent en terre : ce que voyant les gardes de Grimoald qui estoient en sentinelle à l'entour de la maison, demanderent à Vnulphe que c'estoit : « C'est, respondit-il, un maraud de valet que j'ay, qui, outre mon commandement, m'auoit dressé mon lit en la chambre de cet yurongne Pertharite, lequel est tellement remply de vin qu'il dort comme mort ; et partant ie le frappe. » Eux entendans ces paroles, les croyant veritables, se résioüirent tous, et pensans que Pertharite fust un valet, luy firent place et à Vnulphe, et les laisserent aller. La mesme nuict Pertharite arriua en la ville d'Ast, et de là passa les monts, et vint en France. Or comme il fut sorty, et Vnulphe apres, le fidele page auoit diligemment fermé la porte apres luy, et demeura seul dedans la chambre, là où le lendemain les messagers du Roy vindrent pour mener Pertharite au palais ; et ayans frappé à l'huis, le page prioit d'attendre^[15], disant : « Pour Dieu ayez pitié de luy, et laissez-le acheuer de dormir ; car estant encores lassé du chemin, il dort de profond sommeil. »

Ce que luy ayans accordé, le rapportèrent à Grimoald, lequel dit que tant mieux, et commanda que quoy que ce fust, on y retournast, et qu'ils l'amenassent : auquel commandement les soldats revindrent heurter de plus fort à l'huis de la chambre, et le page les pria de permettre qu'il reposast encores un peu ; mais ils crioyent et tempestoyent de tant plus, disans : « N'aura meshuy dormi assez cet yurongne ? » et en vn mesme temps rompirent à coups de pied la porte, et entrez dedans chercherent Pertharite dans le lict ; mais ne le trouuans point, demanderent au page où il estoit, lequel leur dit qu'il s'en estoit fui. Lors ils prindrent le page par les cheueux, et le menerent en grande furie au palais ; et comme ils furent deuant le Roy, dirent que Pertharite auoit fait vie^[16], à quoy le page auoit tenu la main, dont il meritoit la mort. Grimoald demanda par ordre par quel moyen Pertharite s'estoit sauvé ; et le page luy conta le faict de la sorte qu'il estoit aduenü. Grimoald cognoissant la fidelité de ce ieune homme, voulut qu'il fust^[17] vn de ses pages, l'exhortant à luy garder celle foy qu'il auoit à Pertharite, luy promettant en outre de luy faire beaucoup de bien. Il fit venir en apres Vnulphe deuant luy, auquel il pardonna de mesme, luy recommandant sa foy et sa prudence. Quelques jours apres, il luy demanda s'il ne vouloit pas estre bien-tost avec Pertharite : à quoy Vnulphe avec serment respondit que plustost il auroit voulu mourir avec Pertharite que viure en tout autre lieu en tout plaisir et delices. Le Roy fit pareille demande au page, à sçauoir-mon^[18] s'il trouuoit meilleur de demeurer avec soy au palais que de viure avec Pertharite en exil ; mais le page luy ayant respondu comme Vnulphe auoit fait, le Roy prenant en bonne part leurs paroles, et louant la foy de tous deux, commanda à Vnulphe demander tout ce qu'il voudroit de sa maison, et qu'il s'en allast en toute seureté trouuer Pertharite. Il licentia et donna congé de mesme au page, lequel avec Vnulphe, portans avec eux, par la courtoisie et liberalité du Roy, ce qui leur estoit de besoin pour leur voyage, s'en allerent en France trouuer leur désiré seigneur Pertharite.

1. ↑ Antoine du Verdier, seigneur de Vauprivas, né à Montbrison en 1544, mort en 1600. Celui de ses ouvrages dont Corneille a tiré ce morceau d'histoire traduit de Paul Diacre, parut d'abord à Lyon en 1576, sous ce titre : *les Diverses leçons d'Antoine Duverdier suivant celles de P. Messie* ; puis il fut réimprimé avec des additions successives en 1584, 1592, 1605. Il contient le fruit des lectures de l'auteur et les extraits qu'il a faits des divers historiens grecs, latins et italiens, à l'imitation de Pierre Mexia, écrivain espagnol, qui avait publié en 1542 une

compilation du même genre, traduite en français par Cl. Gruget, sous le même titre de *Diverses leçons*.

2. ↑ L'édition de 1580 des *Diverses leçons* de du Verdier donne *Partharite* et *Albert*, pour *Pertharite* et *Aripert*.
3. ↑ Corneille, ayant employé dans ses vers le titre de *comte*, au lieu de celui de *duc*, pour Grimoald, a changé dans le texte de du Verdier les mots *duc*, et plus loin *duché*, en ceux de *comte* et *comté*.
4. ↑ VAR. (recueil de 1656) : Ce qu'entendant Grimoald, il se despoüilla. — Ici, comme aux autres variantes de ce morceau, le texte de l'édition originale, que nous avons suivie, est conforme à celui de du Verdier.
5. ↑ *Le* est omis dans le recueil de 1656.
6. ↑ *De léger*, légèrement, facilement.
7. ↑ Il y a *s'enflamba* dans du Verdier (1580).
8. ↑ VAR. (recueil de 1656) : des viandes.
9. ↑ « *Brinde*, terme bachique qui veut dire *santé*. » (*Dictionnaire de Richelet*, 1680.)
10. ↑ VAR. (recueil de 1656) : qui auoit accoustumé de le vestir.
11. ↑ *Lors*, au lieu de *leur*, dans du Verdier.
12. ↑ VAR. (recueil de 1656) : luy charge.
13. ↑ Ce mot traduit le latin *culcitra* ; voyez le Dictionnaire de Roquefort, aux articles *Couete*, *Coute* et *Coulte*, *Coultre*.
14. ↑ VAR. (recueil de 1656) : quelque rustique ou quelque faquin.
15. ↑ Dans du Verdier : « le page les prioit d'attendre. »
16. ↑ *Vie* comme *voie*, de *via* chemin. *Faire vie*, faire du chemin, partir.
17. ↑ Dans du Verdier : « qu'il fusse ; » et deux lignes plus loin : « beaucoup du bien. »
18. ↑ Nous avons vu un emploi analogue de *mon* dans le texte même de Corneille : voyez *la Galerie du Palais*, tome II, p. 92, note 4. Voyez aussi les Dictionnaires de Nicot et de Furetière, et notre *Lexique* à l'article *Mon*.

ERYCUS PUTEANUS^[1]

Historiæ barbaricæ, libro II, numéro 15.

TAM^[2] tragico nuncio obstupefactus Pertharitus, ampliusque tyrannum quam fratrem timens, fugam ad Cacanum, Hunnorum regem, arripuit, Rodelinda uxore et filio Cuniperto Mediolani relictis. Sed jam magna sui parte miser, et in carissimis pignoribus cap tus, quum a rege nospite rejiceretur, ad hostem redire statuit, et cujus sævitiam timuerat, clementiam experiri. Quid votis obsesset ? non regnum, sed incolumitas quærebatur. Etenim Pertharitus, quasi pati jam fortunæ contumeliam posset, fratre occiso, supplex esse sustinuit ; et quia amplius putavit Grimoaldus reddere vitam quam regnum eripere, facilis fuit. Longe tamen aliud fata ordiebantur : ut nec securus esset, qui parcere voluit ; nec liber a discrimine, qui salutem duntaxat pactus erat. Atque interea rex novus, destinatis nuptiis potentiam firmaturus, desponsam^[3] sibi virginem tori sceptrique sociam assumit. Et sic in familia Ariperti regium permanere nomen videbatur ; quippe post filios gener diadema sumpserat. Venit igitur Ticinum Pertharitus, et suæ oblitus appellationis, sororem reginam salutavit. Plenus mutuae benevolentiae hic congressus fuit, ac plane redire ad felicitatem profugus^[2] videbatur, nisi quod non imperaret. Domus et familia quasi proximam nupero splendori vitam acturo datur. Quid fit ? visendi et salutandi causa quum frequentes confluerent, partim Longobardi, partim Insubres, humanitatis Regem pœnituit. Sic officia nocuere ; et quia in exemplum benignitas miserantis valuit, extincta est. A populo coli, et regnum moliri, juxta habitum. Itaque ut Rex metu solveretur, secundum parricidium non exhorruit. Nuper manu, nunc imperio cruentus, morti Pertharitum destinat. Sed nihil insidiæ, nihil percussores immissi potuere : elapsus est. Arnica et ingeniosa Unulphi fraude beneficium salutis stetit, qui inclusum et obsessum ursina pelle circumtegens, et tanquam pro mancipio pellens, cubiculo ejecit. Dolum ingesta quoque verbera vestiebant ; et quia

nox erat, falli satellites potuere. Facinus quemadmodum regi displicuit, ita fidei exemplum laudatum est. [2]

1. ↑ Henri Dupuis, professeur de belles-lettres à Louvain, plus connu sous le nom d'*Erycius Puteanus* que sous son nom flamand *Van de Putte*, naquit à Venlo, dans la Gueldre, en 1574, et mourut à Louvain, en 1646. Le titre exact de celui de ses nombreux ouvrages d'où est tiré l'extrait que donne ici Corneille est : *ERYCI PUTEANI Historiæ insubricæ, ab origine gentis ad Othonem magnum imperatorem, libri VI, qui irruptiones Barbarorum in Italiam continent (ab anno CLVII ad annum DCCCCLXXIII). Fax barbarici temporis.* — Corneille écrit *Erycus*, au lieu d'*Erycius* ; c'est sans doute qu'il a pris pour un *i* simple l'*I* majuscule qui, dans plusieurs éditions, dans celle de 1630, par exemple, dont nous venons de copier le titre, termine le génitif *Eryci* [pour *Erycii*]. On voit que la fin de ce titre contient aussi l'adjectif *barbaricus*, qui a été substitué par Corneille à *insubricus*.
2. ↑ Épouvanté d'une nouvelle si tragique, Pertharite, craignant plus le tyran que son frère, s'enfuit à la hâte chez Cacan, roi des Huns, laissant à Milan sa femme Rodelinde et Cunipert son fils. Mais, malheureux dans une grande partie de lui-même, prisonnier dans la personne de ce qu'il avait de plus cher, repoussé d'ailleurs par le roi dont il était l'hôte, il résolut de retourner vers son ennemi, et d'éprouver la clémence de celui dont il avait redouté la cruauté. Rien pouvait-il s'opposer à ses vœux, quand ce n'était plus un royaume, mais la vie qu'il demandait ? En effet, croyant pouvoir désormais, après le meurtre de son frère, subir les outrages de la fortune, Pertharite ne rougit pas de se rendre suppliant, et Grimoald se montra facile, jugeant qu'il lui donnait plus en lui accordant la vie, qu'il ne lui avait ôté en lui arrachant son royaume. Toutefois les destins disposaient les choses bien autrement : il ne devait y avoir ni sécurité pour celui qui voulait faire grâce, ni salut pour celui qui ne stipulait d'autre condition que d'avoir la vie sauve. Cependant le nouveau roi, voulant consolider sa puissance par le mariage projeté, prend pour compagne de son lit et de son trône la jeune princesse qui lui était fiancée*, de manière que la dignité royale semblait demeurer dans la famille d'Aripert, le diadème ayant passé de la tête de ses fils sur celle de son gendre. Pertharite s'en vint donc à Pavie, et, oubliant le nom qu'il avait porté, salua reine sa sœur. Une bienveillance mutuelle régna dans cette entrevue, et, au commandement près, le proscrit semblait retrouver son ancienne prospérité. On lui donne une maison et des gens, pour que sa vie ne s'éloigne pas trop de sa récente splendeur. Mais qu'arrive-t-il ? Lombards et Insubres accourent en foule pour le visiter et lui faire leur cour. Le Roi se repentit de son humanité ; ces hommes devinrent funestes à Pertharite, et la bonté de Grimoald, qui n'était que pitié, s'éteignit quand il vit qu'on s'autorisait de son exemple : être honoré du peuple, c'était aspirer au trône. En conséquence, pour s'affranchir de ses craintes, le Roi ne recula pas devant un second parricide. Naguère c'était sa main qui avait frappé ; cette fois un ordre lui suffit, et il voua Pertharite à la mort. Mais les pièges, les assassins furent mis en défaut ; il leur échappa ; il dut son salut à l'ingénieux stratagème d'Unulphe, son ami. Celui-ci le revêtit d'une peau d'ours, et, le chassant comme un esclave, le fit sortir de la chambre où il était enfermé et gardé : il alla même jusqu'à le frapper pour mieux colorer sa ruse, et, comme il était nuit, les soldats se laissèrent tromper. Le fait déplut au Roi, mais il loua cet exemple de fidélité.

* La fille d'Aripert, sœur de Pertharite et de Gondebert : voyez plus haut, p. 8. Corneille la nomme Édüige.

3. ↑ VAR. (recueil de 1656) : *desponsatam*. Le texte de Puteanus est *desponsam*.

EXAMEN.^[1]

Le succès de cette tragédie a été si malheureux, que pour m'épargner le chagrin de m'en souvenir, je n'en dirai presque rien. Le sujet est écrit par Paul Diacre, au 4. et 5. livre des *Gestes des Lombards*^[2], et depuis lui par Erycus Puteanus, au second livre de son *Histoire des invasions de l'Italie par les Barbares*^[3]. Ce qui l'a fait avorter au théâtre a été l'événement extraordinaire qui me l'avoit fait choisir. On n'y a pu supporter qu'un roi dépouillé de son royaume, après avoir fait tout son possible pour y rentrer, se voyant sans forces et sans amis, en cède à son vainqueur les droits inutiles, afin de retirer sa femme prisonnière de ses mains : tant les vertus de bon mari sont peu à la mode ! On n'y a pas aimé la surprise avec laquelle Pertharite se présente au troisième acte, quoique le bruit de son retour soit épandu dès le premier, ni que Grimoald reporte toutes ses affections à Édüige, sitôt qu'il a reconnu que la vie de Pertharite, qu'il avoit cru mort jusque-là, le mettoit dans l'impossibilité de réussir auprès de Rodelinde. J'ai parlé ailleurs de l'inégalité de l'emploi des personnages, qui donne à Rodelinde le premier rang dans les trois premiers actes, et la réduit au second ou au troisième dans les deux derniers^[4]. J'ajoute ici, malgré sa disgrâce, que les sentiments en sont assez vifs et nobles, les vers assez bien tournés, et que la façon dont le sujet s'explique dans la première scène ne manque pas d'artifice. ^[4]

-
1. ↑ C'est en 1663 que fut imprimé pour la première fois l'Examen de *Pertharite*, et non en 1660, comme Voltaire le dit par erreur dans le titre de cet examen.
 2. ↑ Voyez ci-dessus, p. 8-14, la traduction du récit de Paul Diacre par Antoine du Verdier.
 3. ↑ Voyez ci-dessus, p. 14-16, le texte latin et la traduction de l'extrait de Puteanus.

4. ↑ Ce défaut en Rodelinde a été une des principales causes du mauvais succès de *Pertharite*, et je n'ai point encore vu sur nos théâtres cette inégalité de rang en un même acteur, qui n'ait produit un très-méchant effet. (*Examen d'Horace* ; voyez [tome III, p. 276.](#))

LISTE DES ÉDITIONS QUI ONT ÉTÉ COLLATIONNÉES
POUR LES VARIANTES DE *PERTHARITE*.

ÉDITIONS SÉPARÉES.

1653 in-12 ;		1656 in-12.
--------------	--	-------------

RECUEILS.

1654 in-12 [1] ;		1664 in-8° ;
1656 in-12 ;		1668 in-12 ;
1660 in-8° ;		1682 in-12.
1663 in-fol ;		

1. [↑](#) Dans ce recueil, l'Achévé d'imprimer de Pertharite porte la date du 30 avril 1653. — Au tome V, p. 417, note 1, il faut lire : « l'Achévé d'imprimer de Don Sanche porte la date du 14 mai (*et non du 13 août*) 1650. »

ACTEURS

PERTHARITE, roi des Lombards ^[1].

GRIMOALD, Comte de Bénévent, ayant conquis le royaume des Lombards sur Pertharite.

GARIBALDE, Duc de Turin ^[2].

UNULPHE, seigneur lombard.

RODELINDE, femme de Pertharite.

ÉDÜIGE, sœur de Pertharite.

SOLDATS.

La scène est à Milan.

1. [↑] Pertharite ou Bertaride succéda en 661, conjointement avec son frère Gondebert ou Godebert, à son père Aribert, roi des Lombards, qui avait donné Milan pour capitale au premier, et Pavie au second. On peut voir dans les extraits historiques cités par Corneille à la suite de l'avis *Au lecteur*, que le nom de Grimoald, comte, ou plutôt duc, de Bénévent (voyez p. 8, note 3), et ceux des autres personnages, excepté peut-être celui d'*Édüige* ou d'*Edvige*, sont également empruntés à l'histoire.
2. [↑] L'orthographe de ce nom est *Thurin* dans toutes les anciennes éditions, y compris celle de 1692.

ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

RODELINDE, UNULPHE.

RODELINDE.

Oui, l'honneur qu'il me rend ne fait que m'outrager ;
Je vous le dis encore, rien ne peut me changer^[1] :
Ses conquêtes pour moi sont des objets de haine ;
L'hommage qu'il m'en fait renouvelle ma peine,
Et comme son amour redouble mon tourment,
Si je le hais vainqueur, je le déteste amant.

Voilà quelle je suis, et quelle je veux être^[2],
Et ce que vous direz au comte votre maître.

UNULPHE.

Dites au Roi, Madame^[3].

RODELINDE.

Ah ! je ne pense pas
Que de moi Grimoald exige un cœur si bas :
S'il m'aime, il doit aimer cette digne arrogance
Qui brave ma fortune et remplit ma naissance.
Si d'un roi malheureux et la fuite et la mort

L'assurent dans son trône à titre du plus fort,
Ce n'est point à sa veuve à traiter de monarque
Un prince qui ne l'est qu'à cette triste marque.
Qu'il ne se flatte point d'un espoir décevant :
Il est toujours pour moi comte de Bénévent,
Toujours l'usurpateur du sceptre de nos pères,
Et toujours, en un mot, l'auteur de mes misères.

UNULPHE.

C'est ne connoître pas la source de vos maux,
Que de les imputer à ses nobles travaux.
Laissez à sa vertu le prix qu'elle mérite,
Et n'en accusez plus que votre Pertharite :
Son ambition seule...

RODELINDE.

Unulphe, oubliez-vous
Que vous parlez à moi, qu'il était mon époux ?

UNULPHE.

Non ; mais vous oubliez que bien que la naissance
Donnât à son aîné la suprême puissance,
Il osa toutefois partager avec lui
Un sceptre dont son bras devoit être l'appui ;
Qu'on vit alors deux rois en votre Lombardie,
Pertharite à Milan, Gundebert à Pavie,
Dont ^[4] ce dernier, piqué par un tel attentat,
Voulut entre ses mains réunir son État,
Et ne put voir longtemps en celles de son frère...

RODELINDE.

Dites qu'il fut rebelle aux ordres de son père.
Le Roi, qui connoissoit ce qu'ils valoient tous deux,

Mourant entre leurs bras, fit ce partage entre eux :
Il vit en Pertharite une âme trop royale
Pour ne lui pas laisser une fortune égale ;
Et vit en Gundebert un cœur assez abjet ^[5]
Pour ne mériter pas son frère pour sujet.
Ce n'est pas attenter aux droits d'une couronne
Qu'en conserver la part qu'un père nous en donne ;
De son dernier vouloir c'est se faire des lois,
Honorar sa mémoire, et défendre son choix.

UNULPHE.

Puisque vous le voulez, j'excuse son courage ;
Mais condamnez du moins l'auteur de ce partage,
Dont l'amour indiscret pour des fils généreux,
Les faisant tous deux rois, les a perdus tous deux.
Ce mauvais politique avoit dû reconnoître
Que le plus grand État ne peut souffrir qu'un maître,
Que les rois n'ont qu'un trône et qu'une majesté,
Que leurs enfants entre eux n'ont point d'égalité,
Et qu'enfin la naissance a son ordre infaillible,
Qui fait de leur couronne un point indivisible.

RODELINDE.

Et toutefois le ciel par les événements
Fit voir qu'il approuvoit ses justes sentiments.
Du jaloux Gundebert l'ambitieuse haine
Fondant sur Pertharite, y trouva tôt sa peine.
Une bataille entre eux vidoit leur différend ;
Il en sortit défait, il en sortit mourant :
Son trépas nous laissoit toute la Lombardie,
Dont il nous envioit une foible partie ;
Et j'ai versé des pleurs qui n'auroient pas coulé,
Si votre Grimoald ne s'en fût point mêlé.
Il lui promit vengeance, et sa main plus vaillante

Rendit après sa mort sa haine triomphante :
Quand nous croyions le sceptre en la nôtre affermi,
Nous changeâmes de sort en changeant d'ennemi ;
Et le voyant régner où régnoient les deux frères,
Jugez à qui je puis imputer nos misères.

UNULPHE.

Excusez un amour que vos yeux ont éteint :
Son cœur pour Édüige en étoit lors atteint ;
Et pour gagner la sœur à ses désirs trop chère,
Il fallut épouser les passions du frère.
Il arma ses sujets, plus pour la conquérir
Qu'à dessein de vous nuire ou de le secourir.
Alors qu'il arriva, Gundebert rendait l'âme,
Et sut en ce moment abuser de sa flamme.
« Bien, dit-il, que je touche à la fin de mes jours,
Vous n'avez pas en vain amené du secours ;
Ma mort vous va laisser ma sœur et ma querelle :
Si vous l'osez aimer, vous combattrez pour elle. »
Il la proclame reine ; et sans retardement
Les chefs et les soldats ayant prêté serment,
Il en prend d'elle un autre, et de mon prince même :
« Pour montrer à tous deux à quel point je vous aime,
Je vous donne, dit-il, Grimoald pour époux,
Mais à condition qu'il soit digne de vous ;
Et vous ne croirez point, ma sœur, qu'il vous mérite,
Qu'il n'ait vengé ma mort et détruit Pertharite,
Qu'il n'ait conquis Milan, qu'il n'y donne la loi.
À la main d'une reine il faut celle d'un roi. »
Voilà ce qu'il voulut, voilà ce qu'ils jurèrent,
Voilà sur quoi tous deux contre vous s'animèrent.
Non que souvent mon prince, impatient amant,
N'ait voulu prévenir l'effet de son serment ;
Mais contre son amour la princesse obstinée
A toujours opposé la parole donnée ;

Si bien que ne voyant autre espoir de guérir,
Il a fallu sans cesse et vaincre et conquérir.
Enfin, après deux ans, Milan par sa conquête
Lui donnait Édüige en couronnant sa tête,
Si ce même Milan dont elle étoit le prix
N'eût fait perdre à ses yeux ce qu'ils avoient conquis.
Avec un autre sort il prit un cœur tout autre.
Vous fûtes sa captive, et le fîtes le vôtre ;
Et la princesse alors par un bizarre effet,
Pour l'avoir voulu roi, le perdit tout à fait.
Nous le vîmes quitter ses premières pensées,
N'avoir plus pour l'hymen ces ardeurs empressées,
Éviter Édüige, à peine lui parler,
Et sous divers prétexte à son tour reculer.
Ce n'est pas que longtemps il n'ait tâché d'éteindre
Un feu dont vos vertus avoient lieu de se plaindre ;
Et tant que dans sa fuite a vécu votre époux,
N'étant plus à sa sœur, il n'osoit être à vous ;
Mais sitôt que sa mort eut rendu légitime
Cette ardeur qui n'était jusque-là qu'un doux crime...

SCÈNE II.

RODELINDE, ÉDÜIGE, UNULPHE.

ÉDÜIGE.

Madame, si j'étois d'un naturel jaloux,
Je m'inquiéteroie de le voir avec vous,
Je m'imaginerois, ce qui pourroit bien être,
Que ce fidèle agent vous parle pour son maître ;
Mais comme mon esprit n'est pas si peu discret
Qu'il vous veuille envier la douceur du secret,
De cette opinion j'aime mieux me défendre,
Pour mettre en votre choix celle que je dois prendre,

La régler par votre ordre, et croire avec respect
Tout ce qu'il vous plaira d'un entretien suspect.

RODELINDE.

Le secret n'est pas grand qu'aisément on devine,
Et l'on peut croire alors tout ce qu'on s'imagine.
Oui, Madame, son maître a de fort mauvais yeux ;
Et s'il m'en pouvoit croire, il en useroit mieux.

ÉDÜIGE.

Il a beau s'éblouir alors qu'il vous regarde,
Il vous échappera si vous n'y prenez garde.
Il lui faut obéir, tout amoureux qu'il est,
Et vouloir ce qu'il veut, quand et comme il lui plaît.

RODELINDE.

Avez-vous reconnu par votre expérience
Qu'il faille déférer à son impatience ?

ÉDÜIGE.

Vous ne savez que trop ce que c'est que sa foi.

RODELINDE.

Autre est celle d'un comte, autre celle d'un roi ;
Et comme un nouveau rang forme une âme nouvelle,
D'un comte déloyal il fait un roi fidèle.

ÉDÜIGE.

Mais quelquefois, Madame, avec facilité
On croit des maris morts qui sont pleins de santé ;
Et lorsqu'on se prépare aux seconds hyménées,
On voit par leur retour des veuves étonnées.

RODELINDE.

Qu'avez-vous vu, Madame, ou que vous a-t-on dit ?

ÉDÜIGE.

Ce mot un peu trop tôt vous alarme l'esprit.
Je ne vous parle pas de votre Pertharite ;
Mais il se pourra faire enfin qu'il ressuscite,
Qu'il rende à vos désirs leur juste possesseur ;
Et c'est dont je vous donne avis en bonne sœur.

RODELINDE.

N'abusez point d'un nom que votre orgueil rejette.
Si vous étiez ma sœur, vous seriez ma sujette ;
Mais un sceptre vaut mieux que les titres du sang,
Et la nature cède à la splendeur du rang.

ÉDÜIGE.

La nouvelle vous fâche, et du moins importune
L'espoir déjà formé d'une bonne fortune.
Consolez-vous, Madame : il peut n'en être rien ;
Et souvent on nous dit ce qu'on ne sait pas bien.

RODELINDE.

Il sait mal ce qu'il dit, quiconque vous fait croire
Qu'aux feux de Grimoald je trouve quelque gloire.
Il est vaillant, il règne, et comme il faut régner ;
Mais toutes ses vertus me le font dédaigner.
Je hais dans sa valeur l'effort qui le couronne ;
Je hais dans sa bonté les cœurs qu'elle lui donne ;
Je hais dans sa prudence un grand peuple charmé ;
Je hais dans sa justice un tyran trop aimé ;
Je hais ce grand secret d'assurer sa conquête,

D'attacher fortement ma couronne à sa tête ;
Et le hais d'autant plus que je vois moins de jour
À détruire un vainqueur qui règne avec amour.

ÉDÜIGE.

Cette haine qu'en vous sa vertu même excite
Est fort ingénieuse à voir tout son mérite ;
Et qui nous parle ainsi d'un objet odieux
En diroit bien du mal s'il plaisoit à ses yeux.

RODELINDE.

Qui hait brutalement permet tout à sa haine :
Il s'emporte, il se jette où sa fureur l'entraîne,
Il ne veut avoir d'yeux que pour ses faux portraits ;
Mais qui hait par devoir ne s'aveugle jamais :
C'est sa raison qui hait, qui toujours équitable,
Voit en l'objet haï ce qu'il a d'estimable,
Et verroit en l'aimé ce qu'il y faut blâmer,
Si ce même devoir lui commandoit d'aimer.

ÉDÜIGE.

Vous en savez beaucoup.

RODELINDE.

Je sais comme il faut vivre.

ÉDÜIGE.

Vous êtes donc, Madame, un grand exemple à suivre.

RODELINDE.

Pour vivre l'âme saine, on n'a qu'à m'imiter^[6].

ÉDÜIGE.

Et qui veut vivre aimé n'a qu'à vous en conter ?

RODELINDE.

J'aime en vous un soupçon qui vous sert de supplice :
S'il me fait quelque outrage, il m'en fait bien justice.

ÉDÜIGE.

Quoi ? vous refuseriez Grimoald pour époux ?

RODELINDE.

Si je veux l'accepter, m'en empêcherez-vous ?
Ce qui jusqu'à présent vous donne tant d'alarmes,
Sitôt qu'il me plaira, vous coûtera des larmes ;
Et quelque grand pouvoir que vous preniez sur moi,
Je n'ai qu'à dire un mot pour vous faire la loi.
N'aspirez point, Madame, où je voudrai prétendre :
Tout son cœur est à moi, si je daigne le prendre.
Consolez-vous pourtant : il m'en fait l'offre en vain ;
Je veux bien sa couronne, et ne veux point sa main.

Faites, si vous pouvez, revivre Pertharite,
Pour l'opposer aux feux dont votre amour s'irrite.
Produisez un fantôme, ou semez un faux bruit,
Pour remettre en vos fers un prince qui vous fuit ;
J'aiderai votre feinte, et ferai mon possible
Pour tromper avec vous ce monarque invincible,
Pour renvoyer chez vous les vœux qu'on vient m'offrir,
Et n'avoir plus chez moi d'importuns à souffrir.

ÉDÜIGE.

Qui croit déjà ce bruit un tour de mon adresse,
De son effet sans doute auroit peu d'allégresse,

Et loin d'aider la feinte avec sincérité,
Pourroit fermer les yeux même à la vérité.

RODELINDE.

Après m'avoir fait perdre époux et diadème,
C'est trop que d'attenter jusqu'à ma gloire même,
Qu'ajouter l'infamie à de si rudes coups.
Connoissez-moi, Madame, et désabusez-vous.

Je ne vous cèle point qu'ayant l'âme royale,
L'amour du sceptre encore me fait votre rivale,
Et que je ne puis voir d'un cœur lâche et soumis
La sœur de mon époux déshériter mon fils ;
Mais que dans mes malheurs jamais je me dispose
À les vouloir finir m'unissant à leur cause,
À remonter au trône, où vont tous mes désirs,
En épousant l'auteur de tous mes déplaisirs !
Non, non, vous présumez en vain que je m'apprête
À faire de ma main sa dernière conquête :
Unulphe peut vous dire en fidèle témoin
Combien à me gagner il perd d'art et de soin.
Si malgré la parole et donnée et reçue,
Il cessa d'être à vous au moment qu'il m'eut vue,
Aux cendres d'un mari tous mes feux réservés
Lui rendent les mépris que vous en recevez.

SCÈNE III.

GRIMOALD, RODELINDE, ÉDÜIGE, GARIBALDE, UNULPHE.

RODELINDE.

Approche, Grimoald, et dis à ta jalouse,
À qui du moins ta foi doit le titre d'épouse,
Si depuis que pour moi je t'ai vu soupirer,

Jamais d'un seul coup d'œil je t'ai fait espérer ;
Ou si tu veux laisser pour éternelle gêne
À cette ambitieuse une frayeur si vaine,
Dis-moi de mon époux le déplorable sort :
Il vit, il vit encore, si j'en crois son rapport ;
De ses derniers honneurs les magnifiques pompes [7]
Ne sont qu'illusions avec quoi tu me trompes ;
Et ce riche tombeau que lui fait son vainqueur
N'est qu'un appas [8] superbe à surprendre mon cœur.

GRIMOALD.

Madame, vous savez ce qu'on m'est venu dire,
Qu'allant de ville en ville et d'empire en empire
Contre Édüige et moi mendier du secours,
Auprès du roi des Huns il a fini ses jours ;
Et si depuis sa mort j'ai tâché de vous rendre...

RODELINDE.

Qu'elle soit vraie ou non, tu n'en dois rien attendre.
Je dois à sa mémoire, à moi-même, à son fils,
Ce que je dus aux nœuds qui nous avaient unis.
Ce n'est qu'à le venger que tout mon cœur s'applique ;
Et puisqu'il faut enfin que tout ce cœur s'explique,
Si je puis une fois échapper de tes mains,
J'irai porter partout de si justes desseins :
J'irai dessus ses pas aux deux bouts de la terre
Chercher des ennemis à te faire la guerre ;
Ou s'il me faut languir prisonnière en ces lieux,
Mes vœux demanderont cette vengeance aux cieux,
Et ne cesseront point jusqu'à ce que leur foudre
Sur mon trône usurpé brise ta tête en poudre.

Madame, vous voyez avec quels sentiments
Je mets ce grand obstacle à vos contentements.

Adieu : si vous pouvez, conservez ma couronne,
Et regagnez un cœur que je vous abandonne.

SCÈNE IV.

GRIMOALD, ÉDÜIGE, GARIBALDE, UNULPHE.

GRIMOALD.

Qu'avez-vous dit, Madame, et que supposez-vous
Pour la faire douter du sort de son époux ?
Depuis quand et de qui savez-vous qu'il respire ?

ÉDÜIGE.

Ce confident si cher pourra vous le redire.

GRIMOALD.

M'auriez-vous accusé d'avoir feint son trépas ?

ÉDÜIGE.

Ne vous alarmez point, elle ne m'en croit pas.
Son destin est plus doux veuve que mariée,
Et de croire sa mort vous l'avez trop priée [\[9\]](#).

GRIMOALD.

Mais enfin ?

ÉDÜIGE.

Mais enfin, chacun sait ce qu'il sait ;
Et quand il sera temps nous en verrons l'effet.
Épouse-la, parjure, et fais-en une infâme :

Qui ravit un État peut ravir une femme ;
L'adultère et le rapt sont du droit des tyrans.

GRIMOALD.

Vous me donniez jadis des titres différents.
Quand pour vous acquérir je gagnois des batailles,
Que mon bras de Milan foudroyoit les murailles,
Que je semois partout la terreur et l'effroi,
J'étois un grand héros, j'étois un digne roi ;
Mais depuis que je règne en prince magnanime,
Qui chérit la vertu, qui sait punir le crime,
Que le peuple sous moi voit ses destins meilleurs,
Je ne suis qu'un tyran, parce que j'aime ailleurs.
Ce n'est plus la valeur, ce n'est plus la naissance
Qui donne quelque droit à la toute-puissance :
C'est votre amour lui seul qui fait des conquérants,
Suivant qu'ils sont à vous, des rois ou des tyrans.
Si ce titre odieux s'acquiert à vous déplaire,
Je n'ai qu'à vous aimer, si je veux m'en défaire ;
Et ce même moment, de lâche usurpateur,
Me fera vrai monarque en vous rendant mon cœur.

ÉDÜIGE.

Ne prétends plus au mien après ta perfidie.
J'ai mis entre tes mains toute la Lombardie ;
Mais ne t'aveugle point dans ton nouveau souci [\[10\]](#) :
Ce n'est que sous mon nom que tu règues ici,
Et le peuple bientôt montrera par sa haine
Qu'il n'adoroit en toi que l'amant de sa reine,
Qu'il ne respectoit qu'elle, et ne veut point d'un roi
Qui commence par elle à violer sa foi.

GRIMOALD.

Si vous étiez, Madame, au milieu de Pavie,
Dont vous fît reine un frère en sortant de la vie,
Ce discours, quoique même un peu hors de saison,
Pourroit avoir du moins quelque ombre de raison.
Mais ici, dans Milan, dont j'ai fait ma conquête,
Où ma seule valeur a couronné ma tête,
Au milieu d'un État où tout le peuple à moi
Ne sauroit craindre en vous que l'amour de son roi,
La menace impuissante est de mauvaise grâce :
Avec tant de foiblesse il faut la voix plus basse.
J'y règne, et régnerai malgré votre courroux ;
J'y fais à tous justice, et commence par vous.

ÉDÜIGE.

Par moi ?

GRIMOALD.

Par vous, Madame.

ÉDÜIGE.

Après la foi reçue !
Après deux ans d'amour si lâchement déçue !

GRIMOALD.

Dites après deux ans de haine et de mépris,
Qui de toute ma flamme ont été le seul prix.

ÉDÜIGE.

Appelles-tu mépris une amitié sincère ?

GRIMOALD.

Une amitié fidèle à la haine d'un frère,
Un long orgueil armé d'un frivole serment,
Pour s'opposer sans cesse au bonheur d'un amant.

Si vous m'aviez aimé, vous n'auriez pas eu honte
D'attacher votre sort à la valeur d'un comte.
Jusqu'à ce qu'il fût roi vous plaie à le gêner,
C'étoit vouloir vous vendre, et non pas vous donner.
Je me suis donc fait roi pour plaie à votre envie :

J'ai conquis votre cœur au péril de ma vie ;
Mais alors qu'il m'est dû, je suis en liberté
De vous laisser un bien que j'ai trop acheté,
Et votre ambition est justement punie
Quand j'affranchis un roi de votre tyrannie.

Un roi doit pouvoir tout ; et je ne suis pas roi,
S'il ne m'est pas permis de disposer de moi.
C'est quitter, c'est trahir les droits du diadème,
Que sur le haut d'un trône être esclave moi-même ;
Et dans ce même trône où vous m'avez voulu,
Sur moi comme sur tous je dois être absolu :
C'est le prix de mon sang ; souffrez que j'en dispose,
Et n'accusez que vous du mal que je vous cause.

ÉDÜIGE.

Pour un grand conquérant que tu te défends mal !
Et quel étrange roi tu fais de Grimoald !
Ne dis plus que ce rang veut que tu m'abandonnes,
Et que la trahison est un droit des couronnes ;
Mais si tu veux trahir, trouve du moins, ingrat,
De plus belles couleurs dans les raisons d'État.
Dis qu'un usurpateur doit amuser la haine
Des peuples mal domptés, en épousant leur reine ;
Leur faire présumer qu'il veut rendre à son fils
Un sceptre sur le père injustement conquis ;

Qu'il ne veut gouverner que durant son enfance,
Qu'il ne veut qu'en dépôt la suprême puissance,
Qu'il ne veut autre titre en leur donnant la loi,
Que d'époux de la Reine et de tuteur du Roi ;
Dis que sans cet hymen ta puissance t'échappe,
Qu'un vieil amour des rois la détruit et la sape ;
Dis qu'un tyran qui règne en pays ennemi
N'y sauroit voir son trône autrement affermi.
De cette illusion l'apparence plausible
Rendrait ta lâcheté peut-être moins visible ;
Et l'on pourroit donner à la nécessité
Ce qui n'est qu'un effet de ta légèreté.

GRIMOALD.

J'embrasse un bon avis, de quelque part qu'il vienne.
Unulphe, allez trouver la Reine, de la mienne,
Et tâchez par cette offre à vaincre sa rigueur.

Madame, c'est à vous que je devrai son cœur ;
Et pour m'en revancher, je prendrai soin moi-même
De faire choix pour vous d'un mari qui vous aime,
Qui soit digne de vous, et puisse mériter
L'amour que, malgré moi, vous voulez me porter.

ÉDÜIGE.

Traître, je n'en veux point que ta mort ne me donne,
Point qui n'ait par ton sang affermi ma couronne.

GRIMOALD.

Vous pourrez à ce prix en trouver aisément.
Remettez la princesse à son appartement,
Duc ; et tâchez à rompre un dessein sur ma vie
Qui me feroit trembler si j'étois à Pavie.

ÉDÜIGE.

Crains-moi, crains-moi partout : et Pavie, et Milan,
Tout lieu, tout bras est propre à punir un tyran ;
Et tu n'as point de forts où vivre en assurance,
Si de ton sang versé je suis la récompense.

GRIMOALD.

Dissimulez du moins ce violent courroux :
Je deviendrais tyran, mais ce seroit pour vous.

ÉDÜIGE.

Va, je n'ai point le cœur assez lâche pour feindre.

GRIMOALD.

Allez donc ; et craignez, si vous me faites craindre.

FIN DU PREMIER ACTE.

1. ↑ *Var.* Je vous le dis encor, rien ne me peut changer. (1653-56)
2. ↑ *Var.* Voilà quelle je suis, et quelle je dois être. (1653-56 et 63)
3. ↑ *Var.* Nommez-le roi, Madame. (1653-56)
4. ↑ *Dont*, « par suite de quoi, » dans le sens du latin *unde*. Voyez le *Lexique*. Il y a un emploi semblable de *dont* dans l'extrait de du Verdier : voyez plus haut, [p. 11](#).
5. ↑ Voyez tome I, p. 169, note 1.
6. ↑ *Var.* Qui veut vivre en repos, il n'a qu'à m'imiter. (1653-1656)
7. ↑ *Var.* De ses derniers devoirs les magnifiques pompes. (1653-56)
8. ↑ Corneille ne distingue pas par l'orthographe *appât* (*appâts*) et *appas*, dont nous faisons deux mots. Il écrit *appas* dans tous les sens, tant au singulier qu'au pluriel.
9. ↑ *Var.* Et de le croire mort vous l'avez trop priée. (1653-56)
10. ↑ *Var.* Mais ne t'aveugle point dans ton ambition :
Si tu règues ici, ce n'est que sous mon nom. (1653-56)

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE ^[1].

ÉDÜIGE, GARIBALDE.

ÉDÜIGE.

Je l'ai dit à mon traître, et je vous le redis :
Je me dois cette joie après de tels mépris ;
Et mes ardents souhaits de voir punir son change
Assurent ma conquête à quiconque me venge ^[2].
Suivez le mouvement d'un si juste courroux,
Et sans perdre de vœux obtenez-moi de vous.
Pour gagner mon amour il faut servir ma haine :
À ce prix est le sceptre, à ce prix une reine ;
Et Grimoald puni rendra digne de moi
Quiconque ose m'aimer, ou se veut faire roi.

GARIBALDE.

Mettre à ce prix vos feux et votre diadème,
C'est ne connoître pas votre haine et vous-même ;
Et qui, sous cet espoir, voudroit vous obéir,
Chercheroit les moyens de se faire haïr.
Grimoald inconstant n'a plus pour vous de charmes,
Mais Grimoald puni vous coûteroit des larmes.
À cet objet sanglant, l'effort de la pitié
Reprendroit tous les droits d'une vieille amitié
Et son crime en son sang éteint avec sa vie
Passeroit en celui qui vous aurait servie.

Quels que soient ses mépris, peignez-vous bien sa mort,
Madame, et votre cœur n'en sera pas d'accord.
Quoi qu'un amant volage excite de colère,
Son change est odieux, mais sa personne est chère ;
Et ce qu'a joint l'amour a beau se désunir,
Pour le rejoindre mieux il ne faut qu'un soupir.
Ainsi n'espérez pas que jamais on s'assure
Sur les bouillants transports qu'arrache son parjure.
Si le ressentiment de sa légèreté
Aspire à la vengeance avec sincérité,
En quelques dignes mains qu'il veuille la remettre,
Il vous faut vous donner, et non pas vous promettre,
Attacher votre sort, avec le nom d'époux,
À la valeur du bras qui s'armera pour vous.
Tant qu'on verra ce prix en quelque incertitude,
L'oseroit-on punir de son ingratitude ?
Votre haine tremblante est un mauvais appui
À quiconque pour vous entreprendroit sur lui ;
Et quelque doux espoir qu'offre cette colère ^[3],
Une plus forte haine en seroit le salaire.
Donnez-vous donc, Madame, et faites qu'un vengeur
N'ait plus à redouter le désaveu du cœur.

ÉDÜIGE.

Que vous m'êtes cruel en faveur d'un infâme,
De vouloir, malgré moi, lire au fond de mon âme,
Où mon amour trahi, que j'éteins à regret,
Lui fait contre ma haine un partisan secret !
Quelques justes arrêts que ma bouche prononce,
Ce sont de vains efforts où tout mon cœur renonce.
Ce lâche malgré moi l'ose encore protéger ^[4],
Et veut mourir du coup qui m'en pourroit venger.
Vengez-moi toutefois, mais d'une autre manière :
Pour conserver mes jours, laissez-lui la lumière.

Quelque mort que je doive à son manque de foi,
Ôtez-lui Rodelinde, et c'est assez pour moi ;
Faites qu'elle aime ailleurs, et punissez son crime ^[5]

Par ce désespoir même où son change m'abîme.
Faites plus : s'il est vrai que je puis tout sur vous,
Ramenez cet ingrat tremblant à mes genoux,
Le repentir au cœur, les pleurs sur le visage,
De tant de lâchetés me faire un plein hommage,
Implorer le pardon qu'il ne mérite pas,
Et remettre en mes mains sa vie et son trépas.

GARIBALDE.

Ajoutez-y, Madame, encore qu'à vos yeux même
Cette odieuse main perce un cœur qui vous aime,
Et que l'amant fidèle, au volage immolé,
Expie au lieu de lui ce qu'il a violé.
L'ordre en sera moins rude, et moindre le supplice,
Que celui qu'à mes feux prescrit votre injustice :
Et le trépas en soi n'a rien de rigoureux
À l'égal de vous rendre un rival plus heureux.

ÉDÜIGE.

Duc, vous vous alarmez faute de me connoître :
Mon cœur n'est pas si bas qu'il puisse aimer un traître.
Je veux qu'il se repente, et se repente en vain,
Rendre haine pour haine, et dédain pour dédain ;
Je veux qu'en vain son âme, esclave de la mienne,
Me demande sa grâce, et jamais ne l'obtienne,
Qu'il soupire sans fruit ; et pour le punir mieux,
Je veux même à mon tour vous aimer à ses yeux.

GARIBALDE.

Le pourrez-vous, Madame, et savez-vous vos forces ?
Savez-vous de l'amour quelles sont les amorces ?
Savez-vous ce qu'il peut, et qu'un visage aimé
Est toujours trop aimable à ce qu'il a charmé ?
Si vous ne m'abusez, votre cœur vous abuse.
L'inconstance jamais n'a de mauvaise excuse ;
Et comme l'amour seul fait le ressentiment,
Le moindre repentir obtient grâce à l'amant.

ÉDÜIGE.

Quoi qu'il puisse arriver, donnez-vous cette gloire
D'avoir sur cet ingrat rétabli ma victoire ;
Sans songer qu'à me plaire exécutez mes lois,
Et pour l'événement laissez tout à mon choix :
Souffrez qu'en liberté je l'aime ou le néglige.
L'amant est trop payé quand son service oblige ;
Et quiconque en aimant aspire à d'autres prix
N'a qu'un amour servile et digne de mépris.
Le véritable amour jamais n'est mercenaire,
Il n'est jamais souillé de l'espoir du salaire,
Il ne veut que servir, et n'a point d'intérêt
Qu'il n'immole à celui de l'objet qui lui plaît.

Voyez donc Grimoald, tâchez à le réduire :
Faites-moi triompher au hasard de vous nuire ;
Et si je prends pour lui des sentiments plus doux,
Vous m'aurez faite heureuse, et c'est assez pour vous.
Je verrai par l'effort de votre obéissance
Où doit aller celui de ma reconnoissance.
Cependant, s'il est vrai que j'ai pu vous charmer,
Aimez-moi plus que vous, ou cessez de m'aimer :
C'est par là seulement qu'on mérite Édüige.
Je veux bien qu'on espère, et non pas qu'on exige.

Je ne veux rien devoir ; mais lorsqu'on me sert bien,
On peut attendre tout de qui ne promet rien.

SCÈNE II.

GARIBALDE.

Quelle confusion ! et quelle tyrannie
M'ordonne d'espérer ce qu'elle me dénie !
Et de quelle façon est-ce écouter des vœux,
Qu'obliger un amant à travailler contre eux ?
Simple, ne prétends pas, sur cet espoir frivole,
Que je tâche à te rendre un cœur que je te vole.
Je t'aime, mais enfin je m'aime plus que toi.
C'est moi seul qui le porte à ce manque de foi ;
Auprès d'un autre objet c'est moi seul qui l'engage :
Je ne détruirai pas moi-même mon ouvrage.
Il m'a choisi pour toi, de peur qu'un autre époux
Avec trop de chaleur n'embrasse ton courroux ;
Mais lui-même il se trompe en l'amant qu'il te donne.
Je t'aime, et puissamment, mais moins que la couronne ;
Et mon ambition, qui tâche à te gagner,
Ne cherche en ton hymen que le droit de régner.
De tes ressentiments s'il faut que je l'obtienne,
Je saurai joindre encore cent haines à la tienne,
L'ériger en tyran par mes propres conseils,
De sa perte par lui dresser les appareils,
Mêler si bien l'adresse avec un peu d'audace,
Qu'il ne faille qu'oser pour me mettre en sa place ;
Et comme en t'épousant j'en aurai droit de toi,
Je t'épouserai, lors, mais pour me faire roi.
Mais voici Grimoald.

SCÈNE III.

GRIMOALD, GARIBALDE.

GRIMOALD.

Eh bien ! quelle espérance,
Duc ? et qu'obtiendrons-nous de ta persévérance ?

GARIBALDE.

Ne me commandez plus, Seigneur, de l'adorer,
Ou ne lui laissez plus aucun lieu d'espérer.

GRIMOALD.

Quoi ? de tout mon pouvoir je l'avois irritée
Pour faire que ta flamme en fût mieux écoutée,
Qu'un dépit redoublé, la pressant contre moi,
La rendît plus facile à recevoir ta foi,
Et fît tomber ainsi par ses ardeurs nouvelles
Le dépôt de sa haine en des mains si fidèles ^[6] :
Cependant son espoir à mon trône attaché
Par aucun de nos soins n'en peut être arraché !
Mais as-tu bien promis ma tête à sa vengeance ?
Ne l'as-tu point offerte avecque négligence,
Avec quelque froideur qui l'ait fait soupçonner
Que tu la promettois sans la vouloir donner ?

GARIBALDE.

Je n'ai rien oublié de ce qui peut séduire
Un vrai ressentiment qui voudroit vous détruire ;
Mais son feu mal éteint ne se peut déguiser :
Son plus ardent courroux brûle de s'apaiser ;
Et je n'obtiendrai point, Seigneur, qu'elle m'écoute,
Jusqu'à ce qu'elle ait vu votre hymen hors de doute,

Et que de Rodelinde étant l'illustre époux,
Vous chassiez de son cœur tout espoir d'être à vous.

GRIMOALD.

Hélas ! je mets en vain toute chose en usage :
Ni prières ni vœux n'ébranlent son courage.
Malgré tous mes respects, je vois de jour en jour
Croître sa résistance autant que mon amour ;
Et si l'offre d'Unulphe à présent ne la touche,
Si l'intérêt d'un fils ne la rend moins farouche,
Désormais je renonce à l'espoir d'amollir
Un cœur que tant d'efforts ne font qu'enorgueillir.

GARIBALDE.

Non, non, Seigneur, il faut que cet orgueil vous cède ;
Mais un mal violent veut un pareil remède.
Montrez-vous tout ensemble amant et souverain,
Et sachez commander, si vous priez en vain.
Que sert ce grand pouvoir qui suit le diadème,
Si l'amant couronné n'en use pour soi-même ?
Un roi n'est pas moins roi pour se laisser charmer,
Et doit faire obéir qui ne veut pas aimer.

GRIMOALD.

Porte, porte aux tyrans tes damnables maximes :
Je hais l'art de régner qui se permet des crimes.
De quel front donneroie-je un exemple aujourd'hui
Que mes lois dès demain puniroient en autrui ?
Le pouvoir absolu n'a rien de redoutable
Dont à sa conscience un roi ne soit comptable.
L'amour l'excuse mal, s'il règne injustement,
Et l'amant couronné doit n'agir qu'en amant.

GARIBALDE.

Si vous n'osez forcer, du moins faites-vous craindre :
Daignez, pour être heureux, un moment vous contraindre ;
Et si l'offre d'Unulphe en reçoit des mépris,
Menacez hautement de la mort de son fils ^[7].

GRIMOALD.

Que par ces lâchetés j'ose me satisfaire !

GARIBALDE.

Si vous n'osez parler, du moins laissez-nous faire :
Nous saurons vous servir, Seigneur, et malgré vous.
Prêtez-nous seulement un moment de courroux,
Et permettez après qu'on l'explique et qu'on feigne
Ce que vous n'osez dire, et qu'il faut qu'elle craigne.
Vous désavouerez tout. Après de tels projets,
Les rois impunément dédisent leurs sujets.

GRIMOALD.

Sachons ce qu'il a fait avant que de résoudre ^[8]
Si je dois en tes mains laisser gronder ce foudre.

SCÈNE IV.

GRIMOALD, GARIBALDE, UNULPHE.

GRIMOALD.

Que faut-il faire, Unulphe ? est-il temps de mourir ^[9] ?
N'as-tu vu pour ton roi nul espoir de guérir ?

UNULPHE.

Rodelinde, Seigneur, enfin plus raisonnable,
Semble avoir dépouillé cet orgueil indomptable :
Elle a reçu votre offre avec tant de douceur...

GRIMOALD.

Mais l'a-t-elle acceptée ? as-tu touché son cœur ?
A-t-elle montré joie ? en paroît-elle émue ?
Peut-elle s'abaisser jusqu'à souffrir ma vue ?
Qu'a-t-elle dit enfin ?

UNULPHE.

Beaucoup, sans dire rien :
Elle a paisiblement souffert mon entretien ;
Son âme à mes discours surprise, mais tranquille...

GRIMOALD.

Ah ! c'est m'assassiner d'un discours inutile :
Je ne veux rien savoir de sa tranquillité ;
Dis seulement un mot de sa facilité.
Quand veut-elle à son fils donner mon diadème ?

UNULPHE.

Elle en veut apporter la réponse elle-même.

GRIMOALD.

Quoi ? tu n'as su pour moi plus avant l'engager ?

UNULPHE.

Seigneur, c'est assez dire à qui veut bien juger :

Vous n'en sauriez avoir une preuve plus claire.
Qui demande à vous voir ne veut pas vous déplaire ;
Ses refus se seroient expliqués avec moi,
Sans chercher la présence et le courroux d'un roi.

GRIMOALD.

Mais touchant cet époux qu'Édüige ranime ?...

UNULPHE.

De ce discours en l'air elle fait peu d'estime :
L'artifice est si lourd, qu'il ne peut l'émouvoir,
Et d'une main suspecte il n'a point de pouvoir.

GARIBALDE.

Édüige elle-même est mal persuadée
D'un retour dont elle aime à vous donner l'idée ;
Et ce n'est qu'un faux jour qu'elle a voulu jeter
Pour lui troubler la vue et vous inquiéter.
Mais déjà Rodelinde apporte sa réponse.

GRIMOALD.

Ah ! j'entends mon arrêt sans qu'on me le prononce :
Je vais mourir, Unulphe, et ton zèle pour moi
T'abuse le premier, et m'abuse après toi.

UNULPHE.

Espérez mieux, Seigneur.

GRIMOALD.

Tu le veux, et j'espère.
Mais que cette douceur va devenir amère !

Et que ce peu d'espoir où tu me viens forcer
Rendra rudes les coups dont on va me percer ^[10] !

SCÈNE V ^[11]

GRIMOALD, RODELINDE, GARIBALDE, UNULPHE.

GRIMOALD.

Madame, il est donc vrai que votre âme sensible ^[12].
À la compassion s'est rendue accessible ;
Qu'elle fait succéder dans ce cœur plus humain
La douceur à la haine et l'estime au dédain,
Et que laissant agir une bonté cachée,
À de si longs mépris elle s'est arrachée ^[13] ?

RODELINDE.

Ce cœur dont tu te plains, de ta plainte est surpris :
Comte, je n'eus pour toi jamais aucun mépris ;
Et ma haine elle-même auroit cru faire un crime
De t'avoir dérobé ce qu'on te doit d'estime.

Quand je vois ta conduite en mes propres États
Achever sur les cœurs l'ouvrage de ton bras,
Avec ces mêmes cœurs qu'un si grand art te donne
Je dis que la vertu règne dans ta personne ;
Avec eux je te loue, et je doute avec eux
Si sous leur vrai monarque ils seroient plus heureux :
Tant ces hautes vertus qui fondent ta puissance
Réparent ce qui manque à l'heur de ta naissance !
Mais quoi qu'on en ait vu d'admirable et de grand,
Ce que m'en dit Unulphe aujourd'hui me surprend.

Un vainqueur dans le trône, un conquérant qu'on aime,
Faisant justice à tous, se la fait à soi-même !

Se croit usurpateur sur ce trône conquis !
Et ce qu'il ôte au père, il veut le rendre au fils ^[14] !
Comte, c'est un effort à dissiper la gloire
Des noms les plus fameux dont se pare l'histoire,
Et que le grand Auguste ayant osé tenter ^[15],
N'osa prendre du cœur jusqu'à l'exécuter.
Je viens donc y répondre, et de toute mon âme
Te rendre pour mon fils...

GRIMOALD.

Ah ! c'en est trop, Madame ;
Ne vous abaissez point à des remerciements :
C'est moi qui vous dois tout ; et si mes sentiments...

RODELINDE.

Souffre les miens, de grâce, et permets que je mette
Cet effort merveilleux en sa gloire parfaite ^[16],
Et que ma propre main tâche d'en arracher
Tout ce mélange impur dont tu le veux tacher ;
Car enfin cet effort est de telle nature,
Que la source en doit être à nos yeux toute pure :
La vertu doit régner dans un si grand projet ^[17],
En être seule cause, et l'honneur seul objet ;
Et depuis qu'on le souille ou d'espoir de salaire,
Ou de chagrin d'amour, ou de souci de plaire,
Il part indignement d'un courage abattu
Où la passion règne, et non pas la vertu.

Comte, pense-y bien ; et pour m'avoir aimée,
N'imprime point de tache à tant de renommée ;
Ne crois que ta vertu : laisse-la seule agir,
De peur qu'un tel effort ne te donne à rougir ^[18].
On publieroit de toi que les yeux d'une femme
Plus que ta propre gloire auroient touché ton âme ;

On diroit qu'un héros si grand, si renommé,
Ne seroit qu'un tyran s'il n'avoit point aimé.

GRIMOALD.

Donnez-moi cette honte, et je la tiens à gloire :
Faites de vos mépris ma dernière victoire,
Et souffrez qu'on impute à ce bras trop heureux
Que votre seul amour l'a rendu généreux.
Souffrez que cet amour, par un effort si juste,
Ternisse le grand nom et les hauts faits d'Auguste,
Qu'il ait plus de pouvoir que ses vertus n'ont eu.
Qui n'adore que vous n'aime que la vertu.

[17]

Cet effort merveilleux est de telle nature [19],
Qu'il ne sauroit partir d'une source plus pure ;
Et la plus noble enfin des belles passions
Ne peut faire de tache aux grandes actions.

RODELINDE.

Comte, ce qu'elle jette à tes yeux de poussière
Pour voir ce que tu fais les laisse sans lumière.
À ces conditions rendre un sceptre conquis,
C'est asservir la mère en couronnant le fils ;
Et pour en bien parler, ce n'est pas tant le rendre,
Qu'au prix de mon honneur indignement le vendre.
Ta gloire en pourroit croître, et tu le veux ainsi ;
Mais l'éclat de la mienne en seroit obscurci.

Quel que soit ton amour, quel que soit ton mérite,
La défaite et la mort de mon cher Pertharite,
D'un sanglant caractère ébauchant tes hauts faits,
Les peignent à mes yeux comme autant de forfaits ;
Et ne pouvant les voir que d'un œil d'ennemie,
Je n'y puis prendre part sans entière infamie.
Ce sont des sentiments que je ne puis trahir :

Je te dois estimer, mais je te dois haïr ;
Je dois agir en veuve autant qu'en magnanime,
Et porter cette haine aussi loin que l'estime.

GRIMOALD.

Ah ! forcez-vous, de grâce, à des termes plus doux
Pour des crimes qui seuls m'ont fait digne de vous :
Par eux seuls ma valeur en tête d'une armée
À des plus grands héros atteint la renommée ;
Par eux seuls j'ai vaincu, par eux seuls j'ai régné,
Par eux seuls ma justice a tant de cœurs gagné ^[20],
Par eux seuls j'ai paru digne du diadème,
Par eux seuls je vous vois, par eux seuls je vous aime,
Et par eux seuls enfin mon amour tout parfait
Ose faire pour vous ce qu'on n'a jamais fait.

RODELINDE.

Tu ne fais que pour toi, s'il t'en faut récompense ;
Et je te dis encore que toute ta vaillance,
T'ayant fait vers moi seule à jamais criminel,
A mis entre nous deux un obstacle éternel.

Garde donc ta conquête, et me laisse ma gloire ;
Respecte d'un époux et l'ombre et la mémoire :
Tu l'as chassé du trône et non pas de mon cœur.

GRIMOALD.

Unulphe, c'est donc là toute cette douceur !
C'est là comme son âme, enfin plus raisonnable,
Semble avoir dépouillé cet orgueil indomptable !

GARIBALDE.

Seigneur, souvenez-vous qu'il est temps de parler.

GRIMOALD.

Oui, l'affront est trop grand pour le dissimuler :
Elle en sera punie, et puisqu'on me méprise,
Je deviendrai tyran de qui me tyrannise,
Et ne souffrirai plus qu'une indigne fierté
Se joue impunément de mon trop de bonté.

RODELINDE.

Eh bien ! deviens tyran : renonce à ton estime ;
Renonce au nom de juste, au nom de magnanime...

GRIMOALD.

La vengeance est plus douce enfin que ces vains noms ;
S'ils me font malheureux, à quoi me sont-ils bons ?
Je me ferai justice en domptant qui me brave.
Qui ne veut point régner mérite d'être esclave.
Allez, sans irriter plus longtemps mon courroux [\[21\]](#),
Attendre ce qu'un maître ordonnera de vous.

RODELINDE.

Qui ne craint point la mort craint peu quoi qu'il ordonne.

GRIMOALD.

Vous la craindrez peut-être en quelque autre personne.

RODELINDE.

Quoi ? tu voudrais...

GRIMOALD.

Allez, et ne me pressez point ;
On vous pourra trop tôt éclaircir sur ce point.

(*Rodelinde rentre*^[22].)

Voilà tous les efforts qu'enfin j'ai pu me faire^[23].
Toute ingrate qu'elle est, je tremble à lui déplaire^[24] ;
Et ce peu que j'ai fait, suivi d'un désaveu,
Gêne autant ma vertu comme il trahit mon feu.
Achève, Garibalde : Unulphe est trop crédule,
Il prend trop aisément un espoir ridicule ;
Menace, puisqu'enfin c'est perdre temps qu'offrir.
Toi qui m'as trop flatté, viens m'aider à souffrir.

FIN DU SECOND ACTE.

1. ↑ « Il me paraît prouvé que Racine a puisé toute l'ordonnance de sa tragédie d'*Andromaque* dans ce second acte de *Pertharite*. Dès la première scène, vous voyez Édüige, qui est avec son Garibalde précisément dans la même situation qu'Hermione avec Oreste. Elle est abandonnée par un Grimoald, comme Hermione par Pyrrhus ; et si Grimoald aime sa prisonnière Rodelinde, Pyrrhus aime Andromaque, sa captive. Vous voyez qu'Édüige dit à Garibalde les mêmes choses qu'Hermione dit à Oreste : elle a des ardents souhaits de voir punir le change de Grimoald, elle assure sa conquête à son vengeur, il faut servir sa haine pour venger son amour. C'est ainsi qu'Hermione dit à Oreste (*Andromaque*, acte IV, scène III) :

Vengez-moi, je crois tout...

Qu'Hermione est le prix d'un tyran opprimé,

Que je le hais ; enfin... que je l'aimai ?

Oreste, en un autre endroit, dit à Hermione tout ce que dit ici Garibalde à Édüige (acte II, scène II) :

Le cœur est pour Pyrrhus, et les vœux pour Oreste...

Et vous le haïssez ! Avouez-le, Madame,

L'amour n'est pas un feu qu'on renferme en son âme (a) ;

Tout nous trahit, la voix, le silence, les yeux ;

Et les feux mal couverts n'en éclatent que mieux.

Hermione parle absolument comme Édüige, quand elle dit (acte II, scène II) :

Mais cependant, ce jour, il épouse Andromaque (b)...

Seigneur, je le vois bien, votre âme prévenue

Répand sur mes discours le poison qui la tue (c).

Enfin l'intention d'Édüige est que Garibalde la serve en détachant le parjure Grimoald de sa rivale Rodelinde ; et Hermione veut qu'Oreste, en demandant Astyanax, dégage Pyrrhus de son amour pour Andromaque. Voyez avec attention la scène cinquième du second acte, vous trouverez une ressemblance non moins marquée entre Andromaque et Rodelinde. » (*Voltaire*, 1764.)

(a) Le texte de Racine est : « en une âme. »

(b) Dans la scène II de l'acte II, il y a :

Mais, Seigneur, cependant, s'il épouse Andromaque.

Le vers cité par Voltaire est dans la scène III de l'acte IV.

- (c) Dans Racine : « le venin qui la tue. »
2. ↑ *Var.* Je n'en fais point secret après tant de mépris,
Je l'ai dit à ce traître, et je vous le redis :
Je ne suis plus à moi, je suis à qui me venge,
Et ma conquête est libre au bras le plus étrange. (1653-56)
 3. ↑ *Var.* Et quelque doux espoir qu'offre votre conquête
À vos feux rallumés exposerait sa tête.
 4. ↑ *Var.* Ce lâche en ses périls s'obstine à s'engager. (1653-56 recueil)
Var. Ce lâche en ces périls s'obstine à s'engager. (1656 édition séparée)
 5. ↑ *Var.* Faites qu'elle aime un autre, et qu'un rival me venge,
Qu'il tombe au désespoir que me donne son change. (1653-56)
 6. ↑ *Var.* Le dépôt de sa haine entre des mains fidèles. (1653-56)
 7. ↑ *Var.* Menacez-la, Seigneur, de la mort de son fils. (1653-56)
 8. ↑ *Var.* Sachons qu'a fait Unulphe, avant que de résoudre. (1653-56)
 9. ↑ *Var.* Eh bien ! que faut-il faire ? est-il temps de mourir ?
Ou si tu vois pour moi quelque espoir de guérir ? (1653-56)
 10. ↑ *Var.* Rendra rudes les coups dont on me va percer ! (1653-56)
 11. ↑ Voyez ci-dessus la fin de la [note 1 de la p. 36](#).
 12. ↑ *Var.* Madame, est-il donc vrai que votre âme sensible. (1653-56)
 13. ↑ L'édition de 1682 donne *attachée*, pour *arrachée* ; c'est une faute évidente, et nous ne la mentionnons que parce qu'elle a été reproduite dans l'impression de 1692.
 14. ↑ *Var.* Et ce qu'il ôte au père, il veut le rendre au fils ! (1653-64)
 15. ↑ *Var.* Et que le seul Auguste ayant osé tenter. (1653-56)
 16. ↑ *Var.* Cet effort sans exemple en sa gloire parfaite. (1653-63)
 17. ↑ « Andromaque dit à Pyrrhus (acte I, scène IV) :

Seigneur, que faites-vous ? et que dira la Grèce ?
Faut-il qu'un si grand cœur montre tant de faiblesse,
Et qu'un dessein si beau, si grand, si généreux (a),
Passe pour le transport d'un esprit amoureux ?...
Non, non ; d'un ennemi respecter la misère,
Sauver des malheureux, rendre un fils à sa mère,
De cent peuples pour lui combattre la rigueur,
Sans me faire payer son salut de mon cœur ;
Malgré moi, s'il le faut, lui donner un asile :
Seigneur, voilà des soins dignes du fils d'Achille.

On reconnaît dans Racine la même idée, les mêmes nuances que dans Corneille ; mais avec cette douceur, cette mollesse, cette sensibilité, et cet heureux choix de mots qui porte l'attendrissement dans l'âme.

Grimoald dit à Rodelinde (vers 740) :

Vous la craignez peut-être en quelque autre personne.
Grimoald entend par là le fils de Rodelinde, et il veut punir par la mort du fils les mépris de la mère ; c'est ce qui se développe au troisième acte. Ainsi Pyrrhus menace toujours Andromaque d'immoler Astyanax, si elle ne se rend à ses désirs (acte I, scène IV) :

Songez-y bien : il faut désormais que mon cœur,
S'il n'aime avec transport, haïsse avec fureur ;
Je n'épargnerai rien dans ma juste colère :
Le fils me répondra du mépris (b) de la mère. » (Voltaire.)

(a) Le texte de Racine est :

Voulez-vous qu'un dessein si beau, si généreux.

(b) Dans Racine : « des mépris. »

18. ↑ *Var.* Que cet illustre effort ne te fasse rougir. (1653-56)
Var. Que cet illustre effort ne te donne à rougir. (1660-64)
19. ↑ *Var.* Cet effort sans exemple est de telle nature. (1660-63)
20. ↑ D'ordinaire, avec cette inversion, Corneille fait accorder le participe. Ainsi dans *le Cid*, acte III, scène III, vers 797 et 798 :
Mon père est mort, Elvire, et la première épée
Dont s'est armé Rodrigue a sa trame coupée.
21. ↑ *Var.* Allez, sans davantage irriter mon courroux. (1653-56)
22. ↑ Ce jeu de scène manque dans les éditions de 1653-56 et de 1644.
23. ↑ *Var.* Voilà tous les efforts que je me suis pu faire. (1653-56)
24. ↑ Corneille a répété ce vers dans *Tite et Bérénice* (acte I, scène III).

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

GARIBALDE, RODELINDE.

GARIBALDE.

Ce n'est plus seulement l'offre d'un diadème
Que vous fait pour un fils un prince qui vous aime,
Et de qui le refus ne puisse être imputé
Qu'à fermeté de haine ou magnanimité :
Il y va de sa vie, et la juste colère
Où jettent cet amant les mépris de la mère,
Veut punir sur le sang de ce fils innocent
La dureté d'un cœur si peu reconnoissant.
C'est à vous d'y penser : tout le choix qu'on vous donne,
C'est d'accepter pour lui la mort ou la couronne.
Son sort est en vos mains : aimer ou dédaigner
Le va faire périr ou le faire régner^[1].

RODELINDE.

S'il me faut faire un choix d'une telle importance,
On me donnera bien le loisir que j'y pense.

GARIBALDE.

Pour en délibérer vous n'avez qu'un moment :
J'en ai l'ordre pressant ; et sans retardement,
Madame, il faut résoudre, et s'expliquer sur l'heure :
Un mot est bientôt dit. Si vous voulez qu'il meure,

Prononcez-en l'arrêt, et j'en prendrai la loi
Pour faire exécuter les volontés du Roi.

RODELINDE.

Un mot est bientôt dit ; mais dans un tel martyre
On n'a pas bientôt vu quel mot c'est qu'il faut dire ;
Et le choix qu'on m'ordonne est pour moi si fatal,
Qu'à mes yeux des deux parts le supplice est égal.
Puisqu'il faut obéir, fais-moi venir ton maître ^[2].

GARIBALDE.

Quel choix avez-vous fait ?

RODELINDE.

Je lui ferai connoître
Que si...

GARIBALDE.

C'est avec moi qu'il vous faut achever :
Il est las désormais de s'entendre braver ;
Et si je ne lui porte une entière assurance
Que vos désirs enfin suivent son espérance,
Sa vue est un honneur qui vous est défendu.

RODELINDE.

Que me dis-tu, perfide ? ai-je bien entendu ?
Tu crains donc qu'une femme, à force de se plaindre,
Ne sauve une vertu que tu tâches d'éteindre,
Ne remette un héros au rang de ses pareils,
Dont tu veux l'arracher par tes lâches conseils ?
Oui, je l'épouserai, ce trop aveugle maître,
Tout cruel, tout tyran que tu le forces d'être :

Va, cours l'en assurer ; mais penses-y deux fois.
Crains-moi, crains son amour, s'il accepte mon choix.
Je puis beaucoup sur lui ; j'y pourrai davantage,
Et régnerai peut-être après cet esclavage.

GARIBALDE.

Vous régnerez, Madame, et je serai ravi
De mourir glorieux pour l'avoir bien servi.

RODELINDE.

Va, je lui ferai voir que de pareils services
Sont dignes seulement des plus cruels supplices,
Et que de tous les maux dont les rois sont auteurs,
Ils s'en doivent venger sur de tels serviteurs.

Tu peux en attendant lui donner cette joie,
Que pour gagner mon cœur il a trouvé la voie,
Que ton zèle insolent et ton mauvais destin
À son amour barbare en ouvrent le chemin.
Dis-lui, puisqu'il le faut, qu'à l'hymen je m'apprête ;
Mais fuis-nous, s'il s'achève, et tremble pour ta tête.

GARIBALDE.

Je veux bien à ce prix vous donner un grand roi.

RODELINDE.

Qu'à ce prix donc il vienne, et m'apporte sa foi.

SCÈNE II.

RODELINDE, ÉDÜIGE.

ÉDÜIGE.

Votre félicité sera mal assurée
Dessus un fondement de si peu de durée.
Vous avez toutefois de si puissants appas...

RODELINDE.

Je sais quelques secrets que vous ne savez pas ;
Et si j'ai moins que vous d'attraits et de mérite,
J'ai des moyens plus sûrs d'empêcher qu'on me quitte.

ÉDÜIGE.

Mon exemple...

RODELINDE.

Souffrez que je n'en craigne rien,
Et par votre malheur ne jugez pas du mien.
Chacun à ses périls peut suivre sa fortune^[3],
Et j'ai quelques soucis que l'exemple importune.

ÉDÜIGE.

Ce n'est pas mon dessein de vous importuner.

RODELINDE.

Ce n'est pas mon dessein aussi de vous gêner ;
Mais votre jalousie un peu trop inquiète
Se donne malgré moi cette gêne secrète.

ÉDÜIGE.

Je ne suis point jalouse, et l'infidélité...

RODELINDE.

Eh bien ! soit jalousie ou curiosité,
Depuis quand sommes-nous en telle intelligence
Que tout mon cœur vous doive entière confiance ?

ÉDÜIGE.

Je n'en prétends aucune, et c'est assez pour moi
D'avoir bien entendu comme il accepte un roi.

RODELINDE.

On n'entend pas toujours ce qu'on croit bien entendre.

ÉDÜIGE.

De vrai, dans un discours difficile à comprendre,
Je ne devine point, et n'en ai pas l'esprit ;
Mais l'esprit n'a que faire où l'oreille suffit.

RODELINDE.

Il faudroit que l'oreille entendît la pensée ^[4].

ÉDÜIGE.

J'entends assez la vôtre : on vous aura forcée ;
On vous aura fait peur, ou de la mort d'un fils,
Ou de ce qu'un tyran se croit être permis,
Et l'on fera courir quelque mauvaise excuse
Dont la cour s'éblouisse et le peuple s'abuse.
Mais cependant ce cœur que vous m'abandonniez...

RODELINDE.

Il n'est pas temps encore que vous vous en plaigniez :
Comme il m'a fait des lois, j'ai des lois à lui faire.

ÉDÜIGE.

Il les acceptera pour ne vous pas déplaire ;
Prenez-en sa parole, il sait bien la garder ^[5].

RODELINDE.

Pour remonter au trône on peut tout hasarder.
Laissez-m'en, quoi qu'il fasse, ou la gloire ou la honte,
Puisque ce n'est qu'à moi que j'en dois rendre conte ^[6].
Si votre cœur souffroit ce que souffre le mien,
Vous ne vous plairiez pas en un tel entretien ;
Et votre âme à ce prix voyant un diadème,
Voudroit en liberté se consulter soi-même.

ÉDÜIGE.

Je demande pardon si je vous fais souffrir,
Et vais me retirer pour ne vous plus aigrir.

RODELINDE.

Allez, et demeurez dans cette erreur confuse :
Vous ne méritez pas que je vous désabuse.

ÉDÜIGE.

Ce cher amant sans moi vous entretiendra mieux,
Et je n'ai plus besoin de ^[7] rapport de mes yeux.

SCÈNE III.

GRIMOALD, RODELINDE, GARIBALDE ^[8].

RODELINDE.

Je me rends, Grimoald, mais non pas à la force :
Le titre que tu prends m'est une douce amorce,
Et s'empare si bien de mon affection,
Qu'elle ne veut de toi qu'une condition :
Si je n'ai pu t'aimer et juste et magnanime,
Quand tu deviens tyran je t'aime dans le crime ;
Et pour moi ton hymen est un souverain bien,
S'il rend ton nom infâme aussi bien que le mien.

GRIMOALD.

Que j'aimerai, Madame, une telle infamie
Qui vous fera cesser d'être mon ennemie !
Achevez, achevez, et sachons à quel prix
Je puis mettre une borne à de si longs mépris :
Je ne veux qu'une grâce, et disposez du reste.
Je crains pour Garibalde une haine funeste,
Je la crains pour Unulphe : à cela près, parlez.

RODELINDE.

Va, porte cette crainte à des cœurs ravalés ;
Je ne m'abaisse point aux foiblesses des femmes
Jusques à me venger de ces petites âmes.
Si leurs mauvais conseils me forcent de régner,
Je les en dois haïr, et sais les dédaigner.
Le ciel, qui punit tout, choisira pour leur peine
Quelques moyens plus bas que cette illustre haine.
Qu'ils vivent cependant, et que leur lâcheté
À l'ombre d'un tyran trouve sa sûreté.
Ce que je veux de toi porte le caractère
D'une vertu plus haute et digne de te plaire.
Tes offres n'ont point eu d'exemples jusqu'ici^[9],
Et ce que je demande est sans exemple aussi ;

Mais je veux qu'il te donne une marque infaillible
Que l'intérêt d'un fils ne me rend point sensible,
Que je veux être à toi sans le considérer,
Sans regarder en lui que craindre ou qu'espérer.

GRIMOALD.

Madame, achevez donc de m'accabler de joie.
Par quels heureux moyens faut-il que je vous croie ?
Expliquez-vous, de grâce, et j'atteste les cieux
Que tout suivra sur l'heure un bien si précieux.

RODELINDE.

Après un tel serment j'obéis et m'explique.
Je veux donc d'un tyran un acte tyrannique :
Puisqu'il en veut le nom, qu'il le soit tout à fait ;
Que toute sa vertu meure en un grand forfait,
Qu'il renonce à jamais aux glorieuses marques
Qui le mettoient au rang des plus dignes monarques ;
Et pour le voir méchant, lâche, impie, inhumain,
Je veux voir ce fils même immolé de sa main.

GRIMOALD.

Juste ciel !

RODELINDE.

Que veux-tu pour marque plus certaine
Que l'intérêt d'un fils n'amollit point ma haine,
Que je me donne à toi sans le considérer,
Sans regarder en lui que craindre ou qu'espérer ?
Tu trembles, tu pâlis, il semble que tu n'oses
Toi-même exécuter ce que tu me proposes !
S'il te faut du secours, je n'y recule pas,

Et veux bien te prêter l'exemple de mon bras.
Fais, fais venir ce fils, qu'avec toi je l'immole.
Dégage ton serment, je tiendrai ma parole.
Il faut bien que le crime unisse à l'avenir
Ce que trop de vertus empêchoit de s'unir.
Qui tranche du tyran ^[10] doit se résoudre à l'être.
Pour remplir ce grand nom as-tu besoin d'un maître,
Et faut-il qu'une mère, aux dépens de son sang,
T'apprenne à mériter cet effroyable rang ?
N'en souffre pas la honte, et prends toute la gloire
Que cet illustre effort attache à ta mémoire.
Fais voir à tes flatteurs, qui te font trop oser,
Que tu sais mieux que moi l'art de tyranniser ;
Et par une action aux seuls tyrans permise,
Deviens le vrai tyran de qui te tyrannise.
À ce prix je me donne, à ce prix je me rends ;
Ou si tu l'aimes mieux, à ce prix je me vends,
Et consens à ce prix que ton amour m'obtienne,
Puisqu'il souille ta gloire aussi bien que la mienne.

GRIMOALD.

Garibalde, est-ce là ce que tu m'avois dit ?

GARIBALDE.

Avec votre jalouse elle a changé d'esprit ;
Et je l'avois laissée à l'hymen toute prête,
Sans que son déplaisir menaçât que ma tête.
Mais ces fureurs enfin ne sont qu'illusion,
Pour vous donner, Seigneur, quelque confusion ;
Ne vous étonnez point, vous l'en verrez dédire.

GRIMOALD.

Vous l'ordonnez, Madame, et je dois y souscrire :
J'en ferai ma victime, et ne suis point jaloux
De vous voir sur ce fils porter les premiers coups.
Quelque honneur qui par là s'attache à ma mémoire,
Je veux bien avec vous en partager la gloire,
Et que tout l'avenir ait de quoi m'accuser
D'avoir appris de vous l'art de tyranniser.

Vous devriez pourtant régler mieux ce courage,
N'en pousser point l'effort jusqu'aux bords de la rage,
Ne lui permettre rien qui sentît la fureur,
Et le faire admirer sans en donner d'horreur.
Faire la furieuse et la désespérée,
Paroître avec éclat mère dénaturée,
Sortir hors de vous-même, et montrer à grand bruit
À quelle extrémité mon amour vous réduit,
C'est mettre avec trop d'art la douleur en parade ;
Qui fait le plus de bruit n'est pas le plus malade :
Les plus grands déplaisirs sont les moins éclatants ;
Et l'on sait qu'un grand cœur se possède en tout temps.
Vous le savez, Madame, et que les grandes âmes
Ne s'abaissent jamais aux foiblesses des femmes,
Ne s'aveuglent jamais ainsi hors de saison ;
Que leur désespoir même agit avec raison,
Et que...

RODELINDE.

C'en est assez : sois-moi juge équitable^[11],
Et dis-moi si le mien agit en raisonnable,
Si je parle en aveugle, ou si j'ai de bons yeux.
Tu veux rendre à mon fils le bien de ses aïeux,
Et toute ta vertu jusque-là t'abandonne,
Que tu mets en mon choix sa mort ou ta couronne !

Quand j'aurai satisfait tes vœux désespérés ^[12],
Dois-je croire ses jours beaucoup plus assurés ?
Cet offre ^[13], ou, si tu veux, ce don du diadème
N'est, à le bien nommer, qu'un faible stratagème.
Faire un roi d'un enfant pour être son tuteur,
C'est quitter pour ce nom celui d'usurpateur ;
C'est choisir pour régner un favorable titre ;
C'est du sceptre et de lui te faire seul arbitre,
Et mettre sur le trône un fantôme pour roi
Jusques au premier fils qui te naîtra de moi,
Jusqu'à ce qu'on nous craigne, et que le temps arrive
De remettre en ses mains la puissance effective.
Qui veut bien l'immoler à son affection ^[14]
L'immoleroit sans peine à son ambition.
On se lasse bientôt de l'amour d'une femme ;
Mais la soif de régner règne toujours sur l'âme ;
Et comme la grandeur a d'éternels appas,
L'Italie est sujette à de soudains trépas.
Il est des moyens sourds pour lever un obstacle,
Et faire un nouveau roi sans bruit et sans miracle ;
Quitte pour te forcer à deux ou trois soupirs,
Et peindre alors ton front d'un peu de déplaisirs.
La porte à ma vengeance en seroit moins ouverte :
Je perdrais avec lui tout le fruit de sa perte.
Puisqu'il faut qu'il périsse, il vaut mieux tôt que tard ;
Que sa mort soit un crime, et non pas un hasard ;
Que cette ombre innocente à toute heure m'anime,
Me demande à toute heure une grande victime ;
Que ce jeune monarque, immolé de ta main,
Te rende abominable à tout le genre humain ;
Qu'il t'excite partout des haines immortelles ;
Que de tous tes sujets il fasse des rebelles.
Je t'épouserai lors, et m'y viens d'obliger,
Pour mieux servir ma haine, et pour mieux me venger,
Pour moins perdre de vœux contre ta barbarie,

Pour être à tous moments maîtresse de ta vie,
Pour avoir l'accès libre à pousser ma fureur,
Et mieux choisir la place à te percer le cœur ^[15].

Voilà mon désespoir, voilà ses justes causes :
À ces conditions prends ma main, si tu l'oses.

GRIMOALD.

Oui, je la prends, Madame, et veux auparavant...

SCÈNE IV.

PERTHARITE, GRIMOALD, RODELINDE, GARIBALDE, UNULPHE.

UNULPHE.

Que faites-vous, Seigneur ? Pertharite est vivant ^[16] :
Ce n'est plus un bruit sourd, le voilà qu'on amène ;
Des chasseurs l'ont surpris dans la forêt prochaine,
Où, caché dans un fort, il attendoit la nuit.

GRIMOALD.

Je vois trop clairement quelle main le produit.

RODELINDE.

Est-ce donc vous, Seigneur ? et les bruits infidèles
N'ont-ils semé de vous que de fausses nouvelles ?

PERTHARITE.

Oui, cet époux si cher à vos chastes désirs,
Qui vous a tant coûté de pleurs et de soupirs...

GRIMOALD.

Va, fantôme insolent, retrouver qui t'envoie,
Et ne te mêle point d'attenter à ma joie ^[17].
Il est encore ici des supplices pour toi,
Si tu viens y montrer la vaine ombre d'un roi.
Pertharite n'est plus.

PERTHARITE.

Pertharite respire,
Il te parle, il te voit régner dans son empire.
Que ton ambition ne s'effarouche pas
Jusqu'à me supposer toi-même un faux trépas ^[18] :
Il est honteux de feindre où l'on peut toutes choses.
Je suis mort, si tu veux ; je suis mort, si tu l'oses,
Si toute ta vertu peut demeurer d'accord
Que le droit de régner me rend digne de mort.
Je ne viens point ici par de noirs artifices
De mon cruel destin forcer les injustices,
Pousser des assassins contre tant de valeur,
Et t'immoler en lâche à mon trop de malheur.
Puisque le sort trahit ce droit de ma naissance,
Jusqu'à te faire un don de ma toute-puissance,
Règne sur mes États que le ciel t'a soumis ;
Peut-être un autre temps me rendra des amis.
Use mieux cependant de la faveur céleste :
Ne me dérobe pas le seul bien qui me reste,
Un bien où je te suis un obstacle éternel,
Et dont le seul désir est pour toi criminel.
Rodelinde n'est pas du droit de ta conquête :
Il faut, pour être à toi, qu'il m'en coûte la tête ;
Puisqu'on m'a découvert, elle dépend de toi ;
Prends-la comme tyran, ou l'attaque en vrai roi.
J'en garde hors du trône encore les caractères,
Et ton bras t'a saisi de celui de mes pères.

Je veux bien qu'il supplée au défaut de ton sang,
Pour mettre entre nous deux égalité de rang.
Si Rodelinde enfin tient ton âme charmée,
Pour voir qui la mérite il ne faut point d'armée.
Je suis roi, je suis seul, j'en suis maître, et tu peux
Par un illustre effort faire place à tes vœux.

GRIMOALD.

L'artifice grossier n'a rien qui m'épouvante.
Édüige à fourber n'est pas assez savante ;
Quelque adresse qu'elle aye, elle t'a mal instruit,
Et d'un si haut dessein elle a fait trop de bruit.
Elle en fait avorter l'effet par la menace,
Et ne te produit plus que de mauvaise grâce.

PERTHARITE.

Quoi ? je passe à tes yeux pour un homme attitré [\[19\]](#) ?

GRIMOALD.

Tu l'avoueras toi-même ou de force ou de gré.
Il faut plus de secret alors qu'on veut surprendre,
Et l'on ne surprend point quand on se fait attendre.

PERTHARITE.

Parlez, parlez, Madame, et faites voir à tous
Que vous avez des yeux pour connaître un époux.

GRIMOALD.

Tu veux qu'en ta faveur j'écoute ta complice !
Eh bien ! parlez, Madame ; achevez l'artifice.
Est-ce là votre époux ?

RODELINDE.

Toi qui veux en douter^[20],

Par quelle illusion m'oses-tu consulter ?
Si tu démens tes yeux, croiras-tu mon suffrage ?
Et ne peux-tu sans moi connaître son visage ?
Tu l'as vu tant de fois, au milieu des combats,
Montrer, à tes périls, ce que pesoit son bras,
Et l'épée à la main, disputer en personne,
Contre tout ton bonheur, sa vie et sa couronne.

Si tu cherches une aide^[21] à traiter d'imposteur
Un roi qui t'a fermé la porte de mon cœur,
Consulte Garibalde, il tremble à voir son maître :
Qui l'osa bien trahir l'osera méconnoître ;
Et tu peux recevoir de son mortel effroi
L'assurance qu'enfin tu n'attends pas de moi.
Un service si haut veut une âme plus basse ;
Et tu sais...

GRIMOALD.

Oui, je sais jusqu'où va votre audace.
Sous l'espoir de jouir de ma perplexité,
Vous cherchez à me voir l'esprit inquieté ;
Et ces discours en l'air que l'orgueil vous inspire
Veulent persuader ce que vous n'osez dire,
Brouiller la populace, et lui faire après vous
En un fourbe impudent respecter votre époux.
Poussez donc jusqu'au bout, devenez plus hardie :
Dites-nous hautement...

RODELINDE.

Que veux-tu que je die ?

Il ne peut être ici que ce que tu voudras :
Tes flatteurs en croiront ce que tu résoudras.

Je n'ai pas pour t'instruire assez de complaisance ;
Et puisque son malheur l'a mis en ta puissance,
Je sais ce que je dois, si tu ne me le rends.
Achève de te mettre au rang des vrais tyrans.

SCÈNE V.

GRIMOALD, PERTHARITE, GARIBALDE, UNULPHE.

GRIMOALD.

Que cet événement de nouveau m'embarrasse !

GARIBALDE.

Pour un fourbe chez vous la pitié trouve place [\[22\]](#) !

GRIMOALD.

Non, l'échafaud bientôt m'en fera la raison.
Que ton appartement lui serve de prison ;
Je te le donne en garde, Unulphe.

PERTHARITE.

Prince, écoute :
Mille et mille témoins te mettront hors de doute ;
Tout Milan, tout Pavie...

GRIMOALD.

Allez, sans contester :
Vous aurez tout loisir de vous faire écouter.

(À Garibalde.)

Toi, va voir Édüige, et jette dans son âme [\[23\]](#)
Un si flatteur espoir du retour de ma flamme,

Qu'elle-même, déjà s'assurant de ma foi^[24],
Te nomme l'imposteur qu'elle déguise en roi.

SCÈNE VI.

GARIBALDE.

Quel revers imprévu ! quel éclat de tonnerre
Jette en moins d'un moment tout mon espoir par terre !
Ce funeste retour, malgré tout mon projet,
Va rendre Grimoald à son premier objet ;
Et s'il traite ce prince en héros magnanime,
N'ayant plus de tyran, je n'ai plus de victime :
Je n'ai rien à venger, et ne puis le trahir^[25],
S'il m'ôte les moyens de le faire haïr.

N'importe toutefois, ne perdons pas courage ;
Forçons notre fortune à changer de visage ;
Obstinons Grimoald, par maxime d'État,
À le croire imposteur, ou craindre un attentat ;
Accablons son esprit de terreurs chimériques,
Pour lui faire embrasser des conseils tyranniques ;
De son trop de vertu sachons le dégager,
Et perdons Pertharite afin de le venger.
Peut-être qu'Édüige, à regret plus sévère,
N'osera l'accepter teint du sang de son frère,
Et que l'effet suivra notre prétention
Du côté de l'amour et de l'ambition.
Tâchons, quoi qu'il en soit, d'en achever l'ouvrage ;
Et pour régner un jour mettons tout en usage.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

1. ↑ « Ces vers forment absolument la même situation que celle d'Andromaque. » (*Voltaire.*)
2. ↑ Mais il faut obéir ; fais-moi venir ton maître. (1653-56)
3. ↑ VAR. Chacun à ses périls peut croire sa fortune. (1653-56)

4. ↑ *La pensée* est la leçon des éditions de 1653-63. Celles de 1668-92 donnent *sa*, au lieu de *la*, ce qui pourrait bien être une faute typographique. Voltaire est revenu à la leçon primitive : *la pensée*.
5. ↑ Var. Prenez-en sa parole, il la garde fort bien,
Et vous promettra tout pour ne vous tenir rien.
ROD. Laissez-m'en, quoi qu'il fasse, ou la gloire ou la honte. (1653-56)
6. ↑ *Conte, compte*. C'est l'orthographe constante de Corneille. Nous la conservons à la rime.
7. ↑ Tel est le texte de toutes les éditions publiées du vivant de l'auteur. Thomas Corneille, et après lui Voltaire, ont substitué *du* à *de*.
8. ↑ Les éditions de 1653-56 mettent de plus UNULPHE au nombre des personnages de cette scène.
9. ↑ VAR. Tes offres n'ont point eu d'exemple jusqu'ici. (1653-63)
10. ↑ L'édition de 1682 porte seule : « Qui tranche *de* tyran. »
11. ↑ Var. C'est assez dit : sois-moi juge équitable,
Et me dis si le mien agit en raisonnable. (1653-56)
12. ↑ Var. Quand j'aurai satisfait tes feux désespérés. (1653-56)
13. ↑ Toutes les éditions données du vivant de Corneille portent : « Cet offre, » au masculin. Thomas Corneille, dans l'édition de 1692, et Voltaire donnent le féminin. Nous avons vu plus haut, aux vers 369, 589 et 590, et nous retrouverons plus loin, au vers 1555, ce même mot au féminin.
14. ↑ Var. Qui le veut immoler à son affection. (1653-56)
15. ↑ Voyez ci-après *Sertorius*, vers 1784, et la note de Voltaire.
16. ↑ Var. PERTH. Arrête, Grimoald, Pertharite est vivant.
Ce te doit être assez de porter ma couronne,
Sans me ravir encor ce que l'hymen me donne ;
À quoi que ton amour te puisse disposer,
Commence par ma mort, si tu veux l'épouser.
[ROD. Est-ce donc vous, Seigneur ? et les bruits infidèles.] (1653-56)
17. ↑ Var. Et ne te mêle pas d'attenter à ma joie. (1653-56)
18. ↑ Var. Et ne t'obstine pas à croire mon trépas.
Je ne viens point ici, jaloux de ma couronne,
Soulever mes sujets, me prendre à ta personne,
Me ressaisir d'un sceptre acquis à ta valeur,
Et me venger sur toi de mon trop de malheur.
J'ai cherché vainement dans toutes les provinces
L'appui des potentats et la pitié des princes,
Et dans toutes leurs cours je me suis vu surpris
De n'avoir rencontré qu'un indigne mépris.
Enfin, las de traîner partout mon impuissance,
Sans trouver que faiblesse ou que méconnaissance,
Alarmé d'un amour qu'un faux bruit t'a permis,
Je rentre en mes États, que le ciel t'a soumis ;
Mais j'y rencontre encor des malheurs plus étranges :
Je n'y trouve pour toi qu'estime et que louanges,
Et d'une voix commune on y bénit un roi
Qui fait voir sous mon dais plus de vertu que moi.
Oui, d'un commun accord ces courages infâmes
Me laissent détrôner jusqu'au fond de leurs âmes,
S'imputent à bonheur de vivre sous tes lois,
Et dédaignent pour toi tout le sang de leurs rois.
Je cède à leurs désirs, garde mon diadème,

Comme digne rançon de cette autre moi-même ;
 Laisse-moi racheter Rodelinde à ce prix,
 Et je vivrai content malgré tant de mépris.
 Tu sais qu'elle n'est pas du droit de ta conquête ;
 Qu'il faut, pour être à toi, qu'il m'en coûte la tête :
 Garde donc de mêler la fureur des tyrans
 Aux brillantes vertus des plus grands conquérants ;
 Fais voir que ce grand bruit n'est point un artifice,
 Que ce n'est point à faux qu'on vante ta justice,
 Et donne-moi sujet de ne plus m'indigner
 Que mon peuple en ma place aime à te voir régner.
 [GRIM. L'artifice grossier n'a rien qui m'épouvante.] (1653-56)

19. ↑ *Var.* Quoi ? vous me prenez donc pour un homme attitré ? (1653-56)

20. ↑ *Var.* Non, c'est un imposteur,
 Il en a tous les traits, et n'en a pas le cœur ;
 Et du moins si c'est lui quand je vois son visage,
 Soudain ce n'est plus lui quand j'entends son langage.
 Mon époux n'eut jamais le courage abattu
 Jusqu'à céder son trône à ta fausse vertu.
 S'il avoit approché si près de ta personne,
 Il eût déjà repris son sceptre et sa couronne ;
 Il se fût fait connoître au bras plus qu'à la voix,
 Et t'eût percé cœur déjà plus d'une fois.
 Ses discours à son rang font une perfidie...
 GRIM. Mais dites-nous enfin... ROD. [Que veux-tu que je die ?]
 C'est lui, ce n'est pas lui : c'est ce que tu voudras ;
 J'en croirai plus que moi ce que tu résoudras.
 Imposteur ou monarque, il est en ta puissance ;
 Et puisque à mes yeux même il trahit sa naissance,
 Sa vie et son trépas me sont indifférents.

[Achève de te mettre au rang des vrais tyrans.] (1653-56)

21. ↑ Les anciennes éditions, de 1660-1692, donnent *une aide*, au féminin. Celle de Voltaire (1764) porte *un aide*.

22. ↑ *Var.* Ne pensez plus, Seigneur, qu'à punir tant d'audace.
 GRIM. Oui, l'échafaud bientôt m'en fera la raison. (1653-56)

23. ↑ *Var.* Toi, va voir Édüige, et tâche à tirer d'elle
 Dans ces obscurités quelque clarté fidèle. (1653-64)

24. ↑ *Var.* Et juge par l'espoir qu'elle aura d'être à moi,
 Si c'est un imposteur qu'elle déguise en roi. (1653-56)

Var. Et tire de l'espoir qu'elle aura d'être à moi
 Si c'est un imposteur qu'elle déguise en roi. (1660-64)

25. ↑ *Var.* Je n'ai rien à venger, et ne le puis trahir. (1653-56)

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

GRIMOALD, GARIBALDE.

GARIBALDE.

Je ne m'en dédis point, Seigneur ; ce prompt retour^[1]
N'est qu'une illusion qu'on fait à votre amour.
Je ne l'ai vu que trop aux discours d'Édüige :
Comme sensiblement votre change l'afflige,
Et qu'avec le feu roi ce fourbe a du rapport,
Sa flamme au désespoir fait ce dernier effort.
Rodelinde, comme elle, aime à vous mettre en peine :
L'une sert son amour et l'autre sert sa haine ;
Ce que l'une produit, l'autre ose l'avouer,
Et leur inimitié s'accorde à vous jouer^[2].

L'imposteur cependant, quoi qu'on lui donne à feindre,
Le soutient d'autant mieux qu'il ne voit rien à craindre ;
Car soit que ses discours puissent vous émouvoir
Jusqu'à rendre Édüige à son premier pouvoir ;
Soit que malgré sa fourbe et vaine et languissante,
Rodelinde sur vous reste toute-puissante,
À l'une ou l'autre enfin votre âme à l'abandon
Ne lui pourra jamais refuser ce pardon.

GRIMOALD.

Tu dis vrai, Garibalde, et déjà je le donne
À qui voudra des deux partager ma couronne :

Non que j'espère encore amollir ce rocher,
Que ni respects ni vœux n'ont jamais su toucher.
Si j'aimai Rodelinde, et si pour n'aimer qu'elle,
Mon âme à qui m'aimoit s'est rendue infidèle ;
Si d'éternels dédains, si d'éternels ennuis,
Les bravades, la haine, et le trouble où je suis,
Ont été jusqu'ici toute la récompense
De cet amour parjure où mon cœur se dispense ^[3],
Il est temps désormais que par un juste effort
J'affranchisse mon cœur de cet indigne sort.
Prenons l'occasion que nous fait Édüige :
Aimons cette imposture où son amour l'oblige.
Elle plaint un ingrat de tant de maux soufferts,
Et lui prête la main pour le tirer des fers ^[4].
Aimons, encore un coup, aimons son artifice,
Aimons-en le secours, et rendons-lui justice.
Soit qu'elle en veuille au trône ou n'en veuille qu'à moi,
Qu'elle aime Grimoald ou qu'elle aime le roi,
Qu'elle ait beaucoup d'amour ou beaucoup de courage,
Je dois tout à la main qui rompt mon esclavage.
Toi qui ne la servois qu'afin de m'obéir,
Qui tâchois par mon ordre à m'en faire haïr,
Duc, ne t'y force plus, et rends-moi ma parole ^[5] :
Que je rende à ses feux tout ce que je leur vole,
Et que je puisse ainsi d'une même action
Récompenser sa flamme ou son ambition.

GARIBALDE.

Je vous la rends, Seigneur ; mais enfin prenez garde
À quels nouveaux périls cet effort vous hasarde,
Et si ce n'est point croire un peu trop promptement
L'impétueux transport d'un premier mouvement.
L'imposteur impuni passera pour monarque :
Tout le peuple en prendra votre bonté pour marque ;

Et comme il est ardent après la nouveauté,
Il s'imaginera son rang seul respecté.
Je sais bien qu'aussitôt votre haute vaillance
De ce peuple mutin domptera l'insolence ;
Mais tenez-vous fort sûr ce que vous prétendez
Du côté d'Édüige, à qui vous vous rendez ?
J'ai pénétré, Seigneur, jusqu'au fond de son âme,
Où je n'ai vu pour vous aucun reste de flamme :
Sa haine seule agit, et cherche à vous ôter
Ce que tous vos desirs s'efforcent d'emporter.
Elle veut, il est vrai, vous rappeler vers elle ;
Mais pour faire à son tour l'ingrate et la cruelle,
Pour vous traiter de lâche, et vous rendre soudain
Parjure pour parjure et dédain pour dédain.
Elle veut que votre âme, esclave de la sienne,
Lui demande sa grâce, et jamais ne l'obtienne :
Ce sont ses mots exprès ; et pour vous punir mieux,
Elle me veut aimer, et m'aimer à vos yeux :
Elle me l'a promis.

SCÈNE II.

GRIMOALD, GARIBALDE, ÉDÜIGE.

ÉDÜIGE.

Je te l'ai promis, traître !
Oui, je te l'ai promis, et l'aurois fait peut-être,
Si ton âme, attachée à mes commandements,
Eût pu dans ton amour suivre mes sentiments ^[6].
J'avois mis mes secrets en bonne confidence !
Vois par là, Grimoald, quelle est ton imprudence,
Et juge, par les miens lâchement déclarés,
Comme les tiens sur lui peuvent être assurés.
Qui trahit sa maîtresse aisément fait connoître

Que sans aucun scrupule il trahiroit son maître,
Et que des deux côtés laissant flotter sa foi,
Son cœur n'aime en effet ni son maître ni moi.
Il a son but à part, Grimoald, prends-y garde :
Quelque dessein qu'il ait, c'est toi seul qu'il regarde.
Examine ce cœur, juges-en comme il faut.
Qui m'aime et me trahit aspire encore plus haut.

GARIBALDE.

Vous le voyez, Seigneur, avec quelle injustice
On me fait criminel quand je vous rends service.
Mais de quoi n'est capable un malheureux amant
Que la peur de vous perdre agite incessamment,
Madame ? vous voulez que le Roi vous adore,
Et pour l'en empêcher je ferois plus encore :
Je ne m'en défends point, et mon esprit jaloux
Cherche tous les moyens de l'éloigner de vous.
Je ne vous saurois voir entre les bras d'un autre ;
Mon amour, si c'est crime, a l'exemple du vôtre.
Que ne faites-vous point pour obliger le Roi
À quitter Rodelinde, et vous rendre sa foi ?
Est-il rien en ces lieux que n'ait mis en usage
L'excès de votre ardeur ou de votre courage ?
Pour être tout à vous, j'ai fait tous mes efforts ;
Mais je n'ai point encore fait revivre les morts.
J'ai dit des vérités dont votre cœur murmure ;
Mais je n'ai point été jusques à l'imposture,
Et je n'ai point poussé des sentiments si beaux
Jusqu'à faire sortir les ombres des tombeaux ^[7].
Ce n'est point mon amour qui produit Pertharite :
Ma flamme ignore encore cet art qui ressuscite ;
Et je ne vois en elle enfin rien à blâmer,
Sinon que je trahis, si c'est trahir qu'aimer.

ÉDÜIGE.

De quel front et de quoi cet insolent m'accuse ?

GRIMOALD.

D'un mauvais artifice et d'une foible ruse.
Votre dessein, Madame, était mal concerté :
On ne m'a point surpris quand on s'est présenté^[8].
Vous m'aviez préparé vous-même à m'en défendre,
Et me l'ayant promis, j'avois lieu de l'attendre.
Consolez-vous pourtant, il a fait son effet :
Je suis à vous, Madame, et j'y suis tout à fait.

Si je vous ai trahie, et si mon cœur volage
Vous a volé longtemps un légitime hommage,
Si pour un autre objet le vôtre en fut banni,
Les maux que j'ai soufferts m'en ont assez puni.

Je recouvre la vue, et reconnois mon crime :
À mes feux rallumés ce cœur s'offre en victime ;
Oui, Princesse, et pour être à vous jusqu'au trépas,
Il demande un pardon qu'il ne mérite pas.
Votre propre bonté qui vous en sollicite
Obtient déjà celui de ce faux Pertharite.
Un si grand attentat blesse la majesté ;
Mais s'il est criminel, je l'ai moi-même été.
Faites grâce, et j'en fais ; oubliez, et j'oublie.
Il reste seulement que lui-même il publie,
Par un aveu sincère, et sans rien déguiser,
Que pour me rendre à vous il vouloit m'abuser,
Qu'il n'empruntoit ce nom que par votre ordre même.
Madame, assurez-vous par là mon diadème,
Et ne permettez pas que cette illusion
Aux mutins contre nous prête d'occasion.
Faites donc qu'il l'avoue, et que ma grâce offerte,
Tout imposteur qu'il est, le dérobe à sa perte ;

Et délivrez par là de ces troubles soudains
Le sceptre qu'avec moi je remets en vos mains.

ÉDÜIGE.

J'avais eu jusqu'ici ce respect pour ta gloire,
Qu'en te nommant tyran, j'avois peine à me croire :
Je me tenois suspecte, et sentoís que mon feu
Faisoit de ce reproche un secret désaveu ;
Mais tu lèves le masque, et m'ôtes de scrupule.
Je ne puis plus garder ce respect ridicule ;
Et je vois clairement, le masque étant levé,
Que jamais on n'a vu tyran plus achevé.

Tu fais adroitement le doux et le sévère,
Afin que la sœur t'aide à massacrer le frère :
Tu fais plus, et tu veux qu'en trahissant son sort,
Lui-même il se condamne et se livre à la mort,
Comme s'il pouvoit être amoureux de la vie
Jusqu'à la racheter par une ignominie,
Ou qu'un frivole espoir de te revoir à moi
Me pût rendre perfide et lâche comme toi.

Aime-moi, si tu veux, déloyal ; mais n'espère
Aucun secours de moi pour t'immoler mon frère.
Si je te menaçois tantôt de son retour,
Si j'en donnois l'alarme à ton nouvel amour,
C'étoient discours en l'air inventés par ma flamme,
Pour brouiller ton esprit et celui de sa femme.
J'avois peine à te perdre, et parlois au hasard,
Pour te perdre du moins quelques moments plus tard ;
Et quand par ce retour il a su nous surprendre,
Le ciel m'a plus rendu que je n'osois attendre.

GRIMOALD.

Madame...

ÉDÜIGE.

Tu perds temps ; je n'écoute plus rien,
Et j'attends ton arrêt pour résoudre le mien.
Agis, si tu le veux, en vainqueur magnanime ;
Agis comme tyran ^[9], et prends cette victime :
Je suivrai ton exemple, et sur tes actions
Je réglerai ma haine ou mes affections.
Il suffit à présent que je te désabuse,
Pour payer ton amour ou pour punir ta ruse.
Adieu.

SCÈNE III.

GRIMOALD, GARIBALDE, UNULPHE.

GRIMOALD.

Que veut Unulphe ?

UNULPHE.

Il est de mon devoir
De vous dire, Seigneur, que chacun le vient voir.
J'ai permis à fort peu de lui rendre visite ;
Mais tous l'ont reconnu pour le vrai Pertharite.
Le peuple même parle, et déjà sourdement
On entend des discours semés confusément...

GARIBALDE.

Voyez en quels périls vous jette l'imposture :
Le peuple déjà parle, et sourdement murmure.
Le feu va s'allumer, si vous ne l'éteignez.
Pour perdre un imposteur, qu'est-ce que vous craignez ?
La haine d'Édüige, elle qui ne prépare

À vos submissions qu'une fierté barbare ?
Elle que vos mépris ayant mise en fureur,
Rendent opiniâtre à vous mettre en erreur ?
Elle qui n'a plus soif que de votre ruine ?
Elle dont la main seule en conduit la machine ?
De semblables malheurs se doivent dédaigner,
Et la vertu timide est mal propre à régner.

Épousez Rodelinde, et malgré son fantôme,
Assurez-vous l'État, et calmez le royaume ;
Et livrant l'imposteur à ses mauvais destins,
Ôtez dès aujourd'hui tout prétexte aux mutins.

GRIMOALD.

Oui, je te croirai, duc ; et dès demain sa tête,
Abattue à mes pieds, calmera la tempête.
Qu'on le fasse venir, et qu'on mande avec lui
Celle qui de sa fourbe est le second appui,
La reine qui s'en joue et qui par grandeur d'âme [\[10\]](#)
Semble avoir quelque gêne à se nommer sa femme.

GARIBALDE.

Ses pleurs vous toucheront.

GRIMOALD.

Je suis armé contre eux.

GARIBALDE.

L'amour vous séduira.

GRIMOALD.

Je n'en crains point les feux [\[11\]](#) ;
Ils ont peu de pouvoir quand l'âme est résolue.

GARIBALDE.

Agissez donc, Seigneur, de puissance absolue :
Soutenez votre sceptre avec l'autorité
Qu'imprime au front des rois leur propre majesté.
Un roi doit pouvoir tout, et ne sait pas bien l'être
Quand au fond de son cœur il souffre un autre maître.

SCÈNE IV.

GRIMOALD, PERTHARITE, RODELINDE, GARIBALDE, UNULPHE.

GRIMOALD.

Viens, fourbe, viens, méchant, éprouver ma bonté,
Et ne la réduis pas à la sévérité.
Je veux te faire grâce : avoue et me confesse ^[12]
D'un si hardi dessein qui t'a fourni l'adresse,
Qui des deux l'a formé, qui t'a le mieux instruit :
Tu m'entends ; et surtout fais cesser ce faux bruit ;
Détrompe mes sujets, ta prison est ouverte ;
Sinon, prépare-toi dès demain à ta perte ;
N'y force pas ton prince ; et sans plus t'obstiner,
Mérite le pardon qu'il cherche à te donner.

PERTHARITE.

Que tu perds lâchement de ruse et d'artifice,
Pour trouver à me perdre une ombre de justice,
Et sauver les dehors d'une adroite vertu ^[13]
Dont aux yeux éblouis tu parois revêtu !
Le ciel te livre exprès une grande victime,
Pour voir si tu peux être et juste et magnanime ;
Mais il ne t'abandonne après tout que son sang :
Tu ne lui peux ôter ni son nom ni son rang.
Je mourrai comme roi né pour le diadème ;

Et bientôt mes sujets, détrompés par toi-même,
Connoîtront par ma mort qu'ils n'adorent en toi ^[14]
Que de fausses couleurs qui te peignent en roi.
Hâte donc cette mort, elle t'est nécessaire ;
Car puisqu'enfin tu veux la vérité sincère ^[15],
Tout ce qu'entre tes mains je forme de souhaits,
C'est d'affranchir bientôt ces malheureux sujets.
Crains-moi, si je t'échappe ; et sois sûr de ta perte,
Si par ton mauvais sort la prison m'est ouverte.
Mon peuple aura des yeux pour connoître son roi,
Et mettra différence entre un tyran et moi :
Il n'a point de fureur que soudain je n'excite.
Voilà, dedans tes fers, l'espoir de Pertharite ;
Voilà des vérités qu'il ne peut déguiser,
Et l'aveu qu'il te faut pour te désabuser.

RODELINDE.

Veux-tu pour t'éclaircir de plus illustres marques ^[16] ?
Veux-tu mieux voir le sang de nos premiers monarques ?
Ce grand cœur...

GRIMOALD.

Oui, Madame, il est fort bien instruit
À montrer de l'orgueil et fourber à grand bruit.
Mais si par son aveu la fourbe reconnue
Ne détrompe aujourd'hui la populace émue,
Qu'il prépare sa tête, et vous-même en ce lieu
Ne pensez qu'à lui dire un éternel adieu.

Laissons-les seuls, Unulphe, et demeure à la porte ;
Qu'avant que je l'ordonne aucun n'entre ni sorte.

SCÈNE V.

PERTHARITE, RODELINDE.

PERTHARITE.

Madame, vous voyez où l'amour m'a conduit.
J'ai su que de ma mort il couroit un faux bruit,
Des desirs du tyran j'ai su la violence ;
J'en ai craint sur ce bruit la dernière insolence,
Et n'ai pu faire moins que de tout exposer,
Pour vous revoir encore et vous désabuser.
J'ai laissé hasarder à cette digne envie
Les restes languissants d'une importune vie,
À qui l'ennui mortel d'être éloigné de vous
Sembloit à tous moments porter les derniers coups ;
Car, je vous l'avouerais, dans l'état déplorable
Où m'abîme du sort la haine impitoyable,
Où tous mes alliés me refusent leurs bras ^[17],
Mon plus cuisant chagrin est de ne vous voir pas.
Je bénis mon destin, quelques maux qu'il m'envoie,
Puisqu'il peut consentir à ce moment de joie ;
Et bien qu'il ose encore de nouveau me trahir,
En un moment si doux je ne le puis haïr.

RODELINDE.

C'était donc peu, Seigneur, pour mon âme affligée,
De toute la misère où je me vois plongée ;
C'était peu des rigueurs de ma captivité,
Sans celle où votre amour vous a précipité ;
Et pour dernier outrage où son excès m'expose,
Il faut vous voir mourir et m'en savoir la cause !
Je ne vous dirai point que ce moment m'est doux.
Il met à trop haut prix ce qu'il me rend de vous ;

Et votre souvenir m'auroit bien su défendre
De tout ce qu'un tyran auroit osé prétendre.
N'attendez point de moi de soupirs ni de pleurs :
Ce sont amusements de légères douleurs.
L'amour que j'ai pour vous hait ces molles bassesses
Où d'un sexe craintif descendent les foiblesses ;
Et contre vos malheurs j'ai trop su m'affermir,
Pour ne dédaigner pas l'usage de gémir.
D'un déplaisir si grand la noble violence
Se résout toute entière en ardeur de vengeance,
Et méprisant l'éclat, porte tout son effort
À sauver votre vie, ou venger votre mort.
Je ferai l'un ou l'autre, ou périrai moi-même.

PERTHARITE.

Aimez plutôt, Madame, un vainqueur qui vous aime.
Vous avez assez fait pour moi, pour votre honneur ;
Il est temps de tourner du côté du bonheur,
De ne plus embrasser des destins trop sévères,
Et de laisser finir mes jours et vos misères.
Le ciel, qui vous destine à régner en ces lieux,
M'accorde au moins le bien de mourir à vos yeux.
J'aime à lui voir briser une importune chaîne
De qui les nœuds rompus vous font heureuse reine ;
Et sous votre destin je veux bien succomber,
Pour remettre en vos mains ce que j'en fis tomber.

RODELINDE.

Est-ce là donc, Seigneur, la digne récompense ^[18]
De ce que pour votre ombre on m'a vu de constance ?
Quand je vous ai cru mort, et qu'un si grand vainqueur,
Sa conquête à mes pieds, m'a demandé mon cœur,
Quand toute autre en ma place eût peut-être fait gloire
De cet hommage entier de toute sa victoire...

PERTHARITE.

Je sais que vous avez dignement combattu :
Le ciel va couronner aussi votre vertu ;
Il va vous affranchir de cette inquiétude
Que pouvoit de ma mort former l'incertitude,
Et vous mettre sans trouble en pleine liberté
De monter au plus haut de la félicité [\[19\]](#).

RODELINDE.

Que dis-tu, cher époux ?

PERTHARITE.

Que je vois sans murmure
Naître votre bonheur de ma triste aventure.
L'amour me ramenoit, sans pouvoir rien pour vous,
Que vous envelopper dans l'exil d'un époux,
Vous dérober sans bruit à cette ardeur infâme
Où s'opposent ma vie et le nom de ma femme.
Pour changer avec gloire, il vous faut mon trépas [\[20\]](#) ;
Et s'il vous fait régner, je ne le perdrai pas.
Après tant de malheurs que mon amour vous cause,
Il est temps que ma mort vous serve à quelque chose,
Et qu'un victorieux à vos pieds abattu
Cesse de renoncer à toute sa vertu.
D'un conquérant si grand et d'un héros si rare
Vous faites trop longtemps un tyran, un barbare ;
Il l'est, mais seulement pour vaincre vos refus.
Soyez à lui, Madame, il ne le sera plus ;
Et je tiendrai ma vie heureusement perdue,
Puisque...

RODELINDE.

N'achève point un discours qui me tue^[21],
Et ne me force point à mourir de douleur^[22],
Avant qu'avoir pu rompre ou venger ton malheur.
Moi qui l'ai dédaigné dans son char de victoire,
Couronné de vertus encore plus que de gloire,
Magnanime, vaillant, juste, bon, généreux,
Pour m'attacher à l'ombre, au nom d'un malheureux,
Je pourrois à ta vue, aux dépens de ta vie,
épouser d'un tyran l'horreur et l'infamie,
Et trahir mon honneur, ma naissance, mon rang,
Pour baiser une main fumante de ton sang^[23] :
Ah ! tu me connois mieux, cher époux.

PERTHARITE.

Non, Madame,
Il ne faut point souffrir ce scrupule en votre âme.
Quand ces devoirs communs ont d'importunes lois,
La majesté du trône en dispense les rois :
Leur gloire est au-dessus des règles ordinaires,
Et cet honneur n'est beau que pour les cœurs vulgaires.
Sitôt qu'un roi vaincu tombe aux mains du vainqueur,
Il a trop mérité la dernière rigueur.
Ma mort pour Grimoald ne peut avoir de crime :
Le soin de s'affermir lui rend tout légitime.
Quand j'aurai dans ses fers cessé de respirer,
Donnez-lui votre main, sans rien considérer :
épargnez les efforts d'une impuissante haine,
Et permettez au ciel de vous faire encore reine.

RODELINDE.

Épargnez-moi, Seigneur, ce cruel sentiment.
Vous qui savez...

SCÈNE VI.

PERTHARITE, RODELINDE, UNULPHE

UNULPHE.

Madame, achevez promptement :
Le Roi, de plus en plus se rendant intraitable,
Mande vers lui ce prince, ou faux, ou véritable.

PERTHARITE.

Adieu, puisqu'il le faut ; et croyez qu'un époux
A tous les sentiments qu'il doit avoir de vous ^[24].
Il voit tout votre amour et tout votre mérite ;
Et mourant sans regret, à regret il vous quitte.

RODELINDE.

Adieu, puisqu'on m'y force ; et recevez ma foi
Que l'on me verra digne et de vous et de moi.

PERTHARITE.

Ne vous exposez point au même précipice.

RODELINDE.

Le ciel hait les tyrans, et nous fera justice.

PERTHARITE.

Hélas ! s'il étoit juste, il vous auroit donné
Un plus puissant monarque, ou moins infortuné.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

1. ↑ *Var.* Seigneur, ou je m'abuse en cette occasion,
Ou ce retour soudain n'est qu'une illusion. (1653-56)
2. ↑ *Var.* [Et leur inimitié s'accorde à vous jouer.]
GRIM. Duc, je n'en doute plus ; mais je ne puis comprendre
De quel front l'imposteur en mes mains se vient rendre.
Si sous la ressemblance et le nom de son roi
Il avoit soulevé le peuple contre moi,
Et qu'il eût ménagé si bien ses artifices
Qu'il eût pu par la fuite éviter les supplices,
Qu'il fût en mon pouvoir par un coup de malheur,
Son espoir auroit eu du moins quelque couleur ;
Mais se livrer lui-même et sans rien entreprendre !
Duc, encore une fois, je ne le puis comprendre :
C'est être bien stupide ou bien désespéré,
Que de chercher soi-même un trépas assuré.
GARIB. Édüige, Seigneur, n'a pris soin de l'instruire
Que pour vous dégager, et non pour vous détruire ;
C'est son ambition qui vous veut pour époux,
Et ne vous veut que roi pour régner avec vous.
Il lui suffit qu'il parle, et qu'il vous embarrasse ;
Et quant à lui, Seigneur, il est sûr de sa grâce ;
[Car soit que ses discours puissent vous émouvoir.] (1653-56)
3. ↑ Où mon cœur se laisse aller, que mon cœur se permet. Voyez le *Lexique*, et tome I, p. 208.
4. ↑ *Var.* Et lui prête la main pour se tirer des fers. (1653-56)
5. ↑ *Var.* Duc, ne t'y force plus, et me rends ma parole. (1653-56)
6. ↑ *Var.* Eût pu dans son amour suivre mes sentiments. (1653-56)
7. ↑ *Var.* Jusqu'à faire sortir des ombres des tombeaux. (1653-56)
8. ↑ *Var.* Il ne m'a point surpris quand il s'est présenté. (1653-56)
9. ↑ Thomas Corneille (1692) et Voltaire ont ajouté *un* : « Agis comme un tyran. »
10. ↑ *Var.* La reine qui me brave et qui par grandeur d'âme
Veut être tout ensemble et n'être pas sa femme. (1653-56)
11. ↑ *Var.* Je n'en crains plus les feux. (1653-56)
12. ↑ *Var.* Je te veux faire grâce : avoue et me confesse. (1653-56)
13. ↑ *Var.* Le bruit de tes vertus est ce qui m'a séduit,
Et je ne connois point ici d'autre faux bruit.
Partout on te publie et juste, et magnanime,
Et cet abus t'amène une grande victime. (1653-56)
14. ↑ *Var.* Connoîtront par ma mort qu'ils n'adornoient en toi
Que de fausses couleurs qui te peignoient en roi. (1653-56)
15. ↑ *Var.* [Car puisqu'enfin tu veux la vérité sincère,]
Mon cœur désabusé n'est plus ce qu'il étoit ;
Il ne voit plus en toi ce qu'il y respectoit :
Au lieu d'un grand héros qu'il crut voir en ma place,
Il n'y voit qu'un tyran plein de rage et d'audace,
Qui ne laisse à ce cœur former d'autres souhaits
Que d'en pouvoir bientôt délivrer mes sujets.
[Crains-moi, si je t'échappe ; et sois sûr de ta perte.] (1653-56)
16. ↑ *Var.* Je connois mon époux à ces illustres marques :
C'est lui, c'est le vrai sang de nos premiers monarques ;
C'est... GRIM. C'est à présent lui, quand il est mieux instruit

À montrer plus d'orgueil et faire plus de bruit !
 Dans l'inégalité qui sort de votre bouche,
 Quel de vos sentiments voulez-vous qui me touche ?
 Ce n'est pas lui, c'est lui, c'est ce que vous voudrez,
 Mais je n'en croirai pas ce que vous résoudrez,
 Si par son propre aveu la fourbe reconnue
 Ne détrompe à mes yeux la populace émue :
 Pensez-y bien, Madame, et dans ce même lieu
 Dites-lui, s'il n'avoue, un éternel adieu.
 [Laissons-les seuls, Unulphe, et demeure à la porte ;]
 Qu'aucun sans mon congé n'entre ici, ni n'en sorte.

SCÈNE V.

PERTHARITE, RODELINDE.

- ROD. Le coup qui te menace est sensible pour moi ;
 Mais n'attends point de pleurs, puisque tu meurs en roi.
 Mon amour généreux hait ces molles bassesses
 [Où d'un sexe craintif descendent les foiblesses.]
 Dedans ce cœur de femme il a su s'affermir :
 Je la suis pour t'aimer, et non pas pour gémir ;
 Et ma douleur, pressée avecque violence,
 [Se résout toute entière en ardeur de vengeance,]
 Et n'arrête mes yeux sur ton funeste sort
 Que pour sauver ta vie, ou pour venger ta mort. (1653-56)
17. ↑ *Var.* Où tous mes alliés me refusent leur bras. (1660-64)
18. ↑ *Var.* Est-ce là donc le prix de cette résistance
 Que pour ton ombre seule a rendu ma constance ?
 Quand je t'ai cru sans vie, et qu'un si grand vainqueur. (1653-56)
19. ↑ *Var.* [De monter au plus haut de la félicité.]
 Je le vois sans regret, et j'y cours sans murmure.
 Vous m'avez la première accusé d'imposture :
 Votre amant vous en croit, et ce n'est qu'après vous
 Qu'il prononce l'arrêt d'un malheureux époux.
 ROD. Quoi ? j'aurais pu t'aimer, j'aurais pu te connoître,
 Te voyant accepter mon tyran pour ton maître !
 Qui peut céder un trône à son usurpateur,
 S'il se dit encor roi, n'est qu'un lâche imposteur ;
 Et j'en désavouerois mille fois ton visage,
 Si tu n'avois changé de cœur et de langage.
 Mais puisqu'enfin le ciel daigne t'inspirer mieux,
 Que d'autres sentiments me donnent d'autres yeux...
 PERTH. Vous me reconnoissez quand j'achève de vivre,
 Et que de mes malheurs ce tyran vous délivre.
 ROD. Ah ! Seigneur. PERTH. Ah ! Madame, étoit-ce lâcheté
 De lui céder pour vous un droit qui m'est resté ?
 J'aurais plus fait encore, et vous voyant captive,
 J'aurais même cédé la puissance effective,
 Et pour vous racheter je serois descendu

D'un trône encor plus haut que celui qui m'est dû.
 Ne vous figurez plus qu'un mari qui vous aime,
 Vous voyant dans les fers, soit maître de soi-même,
 Ce généreux vainqueur, à vos pieds abattu,
 Renonce bien pour vous à toute sa vertu.
 [D'un conquérant si grand et d'un héros si rare]
 Vous en faites vous seule un tyran, un barbare ;
 [Il l'est, mais seulement pour vaincre vos refus.
 Soyez à lui, Madame, il ne le sera plus ;]
 Vous lui rendrez sa gloire, et vous verrez finie
 Avecque vos mépris toute sa tyrannie.
 Ainsi de votre amour le souverain bonheur
 Coûte au vaincu la vie, au conquérant l'honneur ;
 Mais je tiens cette vie heureusement perdue,
 Puisque... (1653-56)

20. ↑ *Var.* Pour briller avec gloire, il lui faut mon trépas. (1660-64)
 21. ↑ *Var.* N'achève pas un discours qui me tue. (1653-63)
 22. ↑ *Var.* Et ne me force pas à mourir de douleur. (1653-60)
 23. ↑ *Var.* Jusqu'à baiser la main fumante de ton sang !
 Ah ! tu me connois mieux, cher époux, ou peut-être,
 Pour t'avoir méconnu, tu me veux méconnoître.
 Mais c'est trop te venger d'un premier mouvement
 Que ma gloire (a)... (1653-56)

(a) La scène finit là dans les éditions indiquées.

24. ↑ *Var.* N'a que les sentiments qu'il doit avoir de vous. (1653-56)

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

UNULPHE, ÉDÜIGE.

ÉDÜIGE.

Quoi ? Grimoald s'obstine à perdre ainsi mon frère !
D'imposture et de fourbe il traite sa misère ^[1] !
Et feignant de me rendre et son cœur et sa foi,
Il n'a point d'yeux pour lui ni d'oreilles pour moi !

UNULPHE.

Madame, n'accusez que le duc qui l'obsède :
Le mal, s'il en est cru, deviendra sans remède ;
Et si le Roi suivoit ses conseils violents,
Vous n'en verriez déjà que des effets sanglants.

ÉDÜIGE.

Jadis pour Grimoald il quitta Pertharite ;
Et s'il le laisse vivre, il craint ce qu'il mérite.

UNULPHE.

Ajoutez qu'il vous aime, et veut par tous moyens
Rattacher ce vainqueur à ses derniers liens ;
Que Rodelinde à lui, par amour ou par force,
Assure entre vous deux un éternel divorce ;
Et s'il peut une fois jusque-là l'irriter,

Par force ou par amour il croit vous emporter.
Mais vous n'avez, Madame, aucun sujet de crainte ;
Ce héros est à vous sans réserve et sans feinte,
Et...

ÉDÜIGE.

S'il quitte sans feinte un objet si chéri,
Sans doute au fond de l'âme il connoît son mari.
Mais s'il le connoissoit, en dépit de ce traître,
Qui pourroit l'empêcher de le faire paroître ?

UNULPHE.

Sur le trône conquis il craint quelque attentat,
Et ne le méconnoît que par raison d'État.
C'est un aveuglement qu'il a cru nécessaire ;
Et comme Garibalde animoit sa colère,
De ses mauvais conseils sans cesse combattu,
Il donnoit lieu de craindre enfin pour sa vertu.
Mais, Madame, il n'est plus en état de le croire.
Je n'ai pu voir longtemps ce péril pour sa gloire.
Quelque fruit que le duc espère en recueillir,
Je viens d'ôter au Roi les moyens de faillir.
Pertharite, en un mot, n'est plus en sa puissance.
Mais ne présumez pas que j'aie eu l'imprudence
De laisser à sa fuite un libre et plein pouvoir
De se montrer au peuple et d'oser l'émouvoir.
Pour fuir en sûreté, je lui prête main-forte,
Ou plutôt je lui donne une fidèle escorte,
Qui sous cette couleur de lui servir d'appui,
Le met hors du royaume, et me répond de lui.
J'empêche ainsi le duc d'achever son ouvrage,
Et j'en donne à mon roi ma tête pour otage.
Votre bonté, Madame, en prendra quelque soin.

ÉDÜIGE.

Oui, je serai pour toi criminelle au besoin :
Je prendrai, s'il le faut, sur moi toute la faute ^[2].

UNULPHE.

Ou je connois fort mal une vertu si haute,
Ou s'il revient à soi, lui-même tout ravi
M'avouera le premier que je l'ai bien servi.

SCÈNE II.

GRIMOALD, ÉDÜIGE, UNULPHE.

GRIMOALD.

Que voulez-vous enfin, Madame, que j'espère ?
Qu'ordonnez-vous de moi ?

ÉDÜIGE.

Que fais-tu de mon frère ?
Qu'ordonnes-tu de lui ? prononce ton arrêt.

GRIMOALD.

Toujours d'un imposteur prendrez-vous l'intérêt ?

ÉDÜIGE.

Veux-tu suivre toujours le conseil tyrannique
D'un traître qui te livre à la haine publique ?

GRIMOALD.

Qu'en faveur de ce fourbe à tort vous m'accusez !
Je vous offre sa grâce, et vous la refusez.

ÉDÜIGE.

Cette offre est un supplice aux princes qu'on opprime :
Il ne faut point de grâce à qui se voit sans crime ;
Et tes yeux, malgré toi, ne te font que trop voir
Que c'est à lui d'en faire, et non d'en recevoir.

Ne t'obstine donc plus à t'aveugler toi-même :
Soit tel que je t'aimois, si tu veux que je t'aime ;
Sois tel que tu parus quand tu conquis Milan :
J'aime encore son vainqueur, mais non pas son tyran.
Rends-toi cette vertu pleine, haute, sincère,
Qui t'affermir si bien au trône de mon frère ;
Rends-lui du moins son nom, si tu me rends ton cœur.
Qui peut feindre pour lui peut feindre pour la sœur ;
Et tu ne vois en moi qu'une amante incrédule,
Quand je vois qu'avec lui ton âme dissimule.
Quitte, quitte en vrai roi les vertus des tyrans,
Et ne me cache plus un cœur que tu me rends.

GRIMOALD.

Lisez-y donc vous-même : il est à vous, Madame ;
Vous en voyez le trouble aussi bien que la flamme.
Sans plus me demander ce que vous connoissez,
De grâce, croyez-en tout ce que vous pensez.
C'est redoubler ensemble et mes maux et ma honte
Que de forcer ma bouche à vous en rendre conte.
Quand je n'aurois point d'yeux, chacun en a pour moi.
Garibalde lui seul a méconnu son roi ;
Et par un intérêt qu'aisément je devine,
Ce lâche, tant qu'il peut, par ma main l'assassine.
Mais que plutôt le ciel me foudroie à vos yeux,

Que je songe à répandre un sang si précieux !

Madame, cependant mettez-vous en ma place :

Si je le reconnois, que faut-il que j'en fasse ?

Le tenir dans les fers avec le nom de roi,

C'est soulever pour lui ses peuples contre moi.

Le mettre en liberté, c'est le mettre à leur tête,

Et moi-même hâter l'orage qui s'apprête.

Puis-je m'assurer d'eux et souffrir son retour ^[3] ?

Puis-je occuper son trône et le voir dans ma cour ?

Un roi, quoique vaincu, garde son caractère :

Aux fidèles sujets sa vue est toujours chère ;

Au moment qu'il paroît, les plus grands conquérants,

Pour vertueux qu'ils soient, ne sont que des tyrans ;

Et dans le fond des cœurs sa présence fait naître

Un mouvement secret qui les rend à leur maître.

Ainsi mon mauvais sort a de quoi me punir

Et de le délivrer et de le retenir.

Je vois dans mes prisons sa personne enfermée

Plus à craindre pour moi qu'en tête d'une armée.

Là mon bras animé de toute ma valeur

Chercheroit avec gloire à lui percer le cœur ;

Mais ici, sans défense, hélas ! qu'en puis-je faire ?

Si je pense régner, sa mort m'est nécessaire ;

Mais soudain ma vertu s'arme si bien pour lui,

Qu'en mille bataillons il auroit moins d'appui.

Pour conserver sa vie et m'assurer l'empire,

Je fais ce que je puis à le faire dédire :

Des plus cruels tyrans j'emprunte le courroux,

Pour tirer cet aveu de la reine ou de vous ;

Mais partout je perds temps, partout même constance

Rend à tous mes efforts pareille résistance.

Encore s'il ne falloit qu'éteindre ou dédaigner

En des troubles si grands la douceur de régner,

Et que pour vous aimer et ne vous point déplaire

Ce grand titre de roi ne fût pas nécessaire,

Je me vaincrois moi-même, et lui rendant l'État,
Je mettrois ma vertu dans son plus haut éclat.
Mais je vous perds, Madame, en quittant la couronne ;
Puisqu'il vous faut un roi, c'est vous que j'abandonne ;
Et dans ce cœur à vous par vos yeux combattu
Tout mon amour s'oppose à toute ma vertu.

Vous pour qui je m'aveugle avec tant de lumières,
Si vous êtes sensible encore à mes prières,
Daignez servir de guide à mon aveuglement,
Et faites le destin d'un frère et d'un amant.
Mon amour de tous deux vous fait la souveraine :
Ordonnez-en vous-même, et prononcez en reine.
Je périrai content, et tout me sera doux,
Pourvu que vous croyiez que je suis tout à vous.

ÉDÜIGE.

Que tu me connois mal, si tu connois mon frère !
Tu crois donc qu'à ce point la couronne m'est chère,
Que j'ose mépriser un comte généreux
Pour m'attacher au sort d'un tyran trop heureux ?
Aime-moi si tu veux, mais crois-moi magnanime :
Avec tout cet amour garde-moi ton estime ^[4] ;
Crois-moi quelque tendresse encore pour mon vrai sang,
Qu'une haute vertu me plaît mieux qu'un haut rang,
Et que vers Gundebert je crois ton serment quitte,
Quand tu n'aurois qu'un jour régné pour Pertharite.
Milan, qui l'a vu fuir, et t'a nommé son roi,
De la haine d'un mort a dégagé ma foi.
À présent je suis libre, et comme vraie amante
Je secours malgré toi ta vertu chancelante,
Et dérobe mon frère à ta soif de régner,
Avant que tout ton cœur s'en soit laissé gagner.
Oui, j'ai brisé ses fers, j'ai corrompu ses gardes,
J'ai mis en sûreté tout ce que tu hasardes.
Il fuit, et tu n'as plus à traiter d'imposteur

De tes troubles secrets le redoutable auteur.
Il fuit, et tu n'as plus à craindre de tempête ^[5].
Secourant ta vertu, j'assure ta conquête ;
Et les soins que j'ai pris... Mais la Reine survient.

SCÈNE III.

GRIMOALD, RODELINDE, ÉDÜIGE, UNULPHE.

GRIMOALD, *à Rodelinde*.

Que tardez-vous, Madame, et quel soin vous retient ?
Suivez de votre époux le nom, l'image, ou l'ombre ;
De ceux qui m'ont trahi croissez l'indigne nombre,
Et délivrez mes yeux, trop aisés à charmer,
Du péril de vous voir et de vous trop aimer.
Suivez : votre captif ne vous tient plus captive.

RODELINDE.

Rends-le moi donc, tyran, afin que je le suive.
À quelle indigne feinte oses-tu recourir,
De m'ouvrir sa prison quand tu l'as fait mourir !
Lâche, présumes-tu qu'un faux bruit de sa fuite
Cache de tes fureurs la barbare conduite ?
Crois-tu qu'on n'ait point d'yeux pour voir ce que tu fais,
Et jusque dans ton cœur découvrir tes forfaits ?

ÉDÜIGE.

Madame...

RODELINDE.

Eh bien ! Madame, êtes-vous sa complice ?
Vous chargez-vous pour lui de toute l'injustice ?

Et sa main qu'il vous tend vous plaît-elle à ce prix ^[6] ?

ÉDÜIGE.

Vous la vouliez tantôt teinte du sang d'un fils,
Et je puis l'accepter teinte du sang d'un frère,
Si je veux être sœur comme vous étiez mère.

RODELINDE.

Ne me reprochez point une juste fureur
Où des feux d'un tyran me réduisoit l'horreur ;
Et puisque de sa foi vous êtes ressaisie,
Faites cesser l'aigreur de votre jalousie.

ÉDÜIGE.

Ne me reprochez point des sentiments jaloux,
Quand je hais les tyrans autant ou plus que vous.

RODELINDE.

Vous pouvez les haïr quand Grimoald vous aime !

ÉDÜIGE.

J'aime en lui sa vertu plus que son diadème ;
Et voyant quels motifs le font encore agir,
Je ne vois rien en lui qui me fasse rougir.

RODELINDE.

Rougis-en donc toi seul, toi qui caches ton crime,
Qui t'immolant un roi, dérobes ta victime,
Et d'un grand ennemi déguisant tout le sort,
Le fais fourbe en sa vie et fuir après sa mort.
De tes fausses vertus les brillantes pratiques

N'élevoient que pour toi ces tombeaux magnifiques :
C'étoient de vains éclats de générosité,
Pour rehausser ta gloire avec impunité.
Tu n'accablois son nom de tant d'honneurs funèbres
Que pour ensevelir sa mort dans les ténèbres,
Et lui tendre avec pompe un piège illustre et beau,
Pour le priver un jour des honneurs du tombeau.
Soûle-toi de son sang ; mais rends-moi ce qui reste,
Attendant ma vengeance, ou le courroux céleste,
Que je puisse...

GRIMOALD, à Édüige

Ah ! Madame, où me réduisez-vous
Pour un fourbe qu'elle aime à nommer son époux ?
Votre pitié ne sert qu'à me couvrir de honte,
Si quand vous me l'ôtez, il m'en faut rendre conte,
Et si la cruauté de mon triste destin
De ce que vous sauvez me nomme l'assassin.

UNULPHE.

Seigneur, je crois savoir la route qu'il a prise ;
Et si Sa Majesté veut que je l'y conduise,
Au péril de ma tête, en moins d'une heure ou deux,
Je m'offre de la rendre à l'objet de ses vœux.
Allons, allons, Madame, et souffrez que je tâche...

RODELINDE, à Unulphe.

Ô d'un lâche tyran ministre encore plus lâche,
Qui sous un faux semblant d'un peu d'humanité
Penses contre mes pleurs faire sa sûreté !
Que ne dis-tu plutôt que ses justes alarmes
Aux yeux des bons sujets veulent cacher mes larmes,
Qu'il lui faut me bannir, de crainte que mes cris
Du peuple et de la cour n'émeuvent les esprits ?

Traître, si tu n'étais de son intelligence,
Pourrait-il refuser ta tête à sa vengeance ?
Que devient, Grimoald, que devient ton courroux ?
Tes ordres en sa garde avaient mis mon époux.
Il a brisé ses fers, il sait où va sa fuite ;
Si je le veux rejoindre, il s'offre à ma conduite ;
Et quand son sang devrait te répondre du sien,
Il te voit, il te parle, et n'appréhende rien !

GRIMOALD.

Quand ce qu'il fait pour vous hasarderait ma vie,
Je ne puis le punir de vous avoir servie.
Si j'avais cependant quelque peur que vos cris
De la cour et du peuple émussent les esprits,
Sans vous prier de fuir pour finir mes alarmes,
J'aurais trop de moyens de leur cacher vos larmes.
Mais vous êtes, Madame, en pleine liberté ;
Vous pouvez faire agir toute votre fierté^[7],
Porter dans tous les cœurs ce qui règne en votre âme :
Le vainqueur du mari ne peut craindre la femme.
Mais que veut ce soldat^[8] ?

SCÈNE IV.

GRIMOALD, RODELINDE, ÉDÜIGE, UNULPHE, SOLDAT^[9].

SOLDAT.

Vous avertir, Seigneur,
D'un grand malheur ensemble et d'un rare bonheur.
Garibalde n'est plus, et l'imposteur infâme
Qui tranche ici du roi lui vient d'arracher l'âme ;
Mais ce même imposteur est en votre pouvoir.

GRIMOALD.

Que dis-tu, malheureux ?

SOLDAT.

Ce que vous allez voir.

GRIMOALD.

Ô ciel ! en quel état ma fortune est réduite,
S'il ne m'est pas permis de jouir de sa fuite !
Faut-il que de nouveau mon cœur embarrassé
Ne puisse... Mais dis-nous comment tout s'est passé.

SOLDAT.

Le duc, ayant appris quelles intelligences
Déroboient un tel fourbe à vos justes vengeances,
L'attendoit à main-forte, et lui fermant le pas :
« À lui seul, nous dit-il ; mais ne le blessons pas.
Réservons tout son sang aux rigueurs des supplices,
Et laissons par pitié fuir ses lâches complices. »
Ceux qui le conduisoient, du grand nombre étonnés,

[8]

Et par mes compagnons soudain environnés,
Acceptent la plupart ce qu'on leur facilite,
Et s'écartent sans bruit de ce faux Pertharite.
Lui, que l'ordre reçu nous forçoit d'épargner
Jusqu'à baisser l'épée et le trop dédaigner,
S'ouvre en son désespoir parmi nous un passage,
Jusque sur notre chef pousse toute sa rage,
Et lui plonge trois fois un poignard dans le sein,
Avant qu'aucun de nous ait pu voir son dessein.
Nos bras étaient levés pour l'en punir sur l'heure ;
Mais le duc par nos mains ne consent pas qu'il meure,
Et son dernier soupir est un ordre nouveau

De garder tout son sang à celle d'un bourreau.
Ainsi ce fugitif retombe dans sa chaîne,
Et vous pouvez, Seigneur, ordonner de sa peine :
Le voici.

GRIMOALD.

Quel combat pour la seconde fois !

SCÈNE V.

PERTHARITE, GRIMOALD, RODELINDE, ÉDÜIGE, UNULPHE,
SOLDATS.

PERTHARITE.

Tu me revois, tyran qui méconnois les rois ;
Et j'ai payé pour toi d'un si rare service
Celui qui rend ma tête à ta fausse justice.
Pleure, pleure ce bras qui t'a si bien servi ;
Pleure ce bon sujet que le mien t'a ravi [\[10\]](#).
Hâte-toi de venger ce ministre fidèle :
C'est toi qu'à sa vengeance en mourant il appelle.
Signale ton amour, et parois aujourd'hui,
S'il fut digne de toi, plus digne encore de lui.
Mais cesse désormais de traiter d'imposture
Les traits que sur mon front imprime la nature.
Milan m'a vu passer, et partout en passant
J'ai vu couler ses pleurs pour son prince impuissant ;
Tu lui déguiserois en vain ta tyrannie :
Pousses-en jusqu'au bout l'insolente manie ;
Et quoi que ta fureur te prescrive pour moi,
Ordonne de mes jours comme de ceux d'un roi.

GRIMOALD.

Oui, tu l'es en effet, et j'ai su te connoître,
Dès le premier moment que je t'ai vu paroître.

Si j'ai fermé les yeux, si j'ai voulu gauchir,
Des maximes d'État j'ai voulu t'affranchir,
Et ne voir pas ma gloire indignement trahie

[10]

Par la nécessité de m'immoler ta vie.
De cet aveuglement les soins mystérieux
Empruntoient les dehors d'un tyran furieux,
Et forçoient ma vertu d'en souffrir l'artifice,
Pour t'arracher ton nom par l'effroi du supplice.
Mais mon dessein n'étoit que de t'intimider,
Ou d'obliger quelqu'un à te faire évader.
Unulphe a bien compris, en serviteur fidèle,
Ce que ma violence attendoit de son zèle ;
Mais un traître pressé par d'autres intérêts
A rompu tout l'effet de mes désirs secrets.
Ta main, grâce au ciel, nous en a fait justice.
Cependant ton retour m'est un nouveau supplice ;
Car enfin que veux-tu que je fasse de toi ?
Puis-je porter ton sceptre et te traiter de roi [11] ?
Ton peuple qui t'aimoit pourra-t-il te connoître,
Et souffrir à tes yeux les lois d'un autre maître ?
Toi-même pourras-tu, sans entreprendre rien,
Me voir jusqu'au trépas possesseur de ton bien ?
Pourras-tu négliger l'occasion offerte,
Et refuser ta main ou ton ordre à ma perte [12] ?

Si tu n'étois qu'un lâche, on auroit quelque espoir
Qu'enfin tu pourrois vivre, et ne rien émouvoir ;
Mais qui me croit tyran, et hautement me brave,
Quelque foible qu'il soit, n'a point le cœur d'esclave,
Et montre une grande âme au-dessus du malheur,
Qui manque de fortune, et non pas de valeur.

Je vois donc malgré moi ma victoire asservie
À te rendre le sceptre, ou prendre encore ta vie ;
Et plus l'ambition trouble ce grand effort,
Plus ceux de ma vertu me refusent ta mort.
Mais c'est trop retenir ma vertu prisonnière :
Je lui dois comme à toi liberté toute entière ;
Et mon ambition a beau s'en indigner,
Cette vertu triomphe, et tu t'en vas régner.

Milan, revois ton prince, et reprends ton vrai maître,
Qu'en vain pour t'aveugler j'ai voulu méconnoître ;
Et vous que d'imposteur à regret j'ai traité...

PERTHARITE.

Ah ! c'est porter trop loin la générosité.
Rendez-moi Rodelinde, et gardez ma couronne,
Que pour sa liberté sans regret j'abandonne :
Avec ce cher objet tout destin m'est trop doux.

GRIMOALD.

Rodelinde et Milan et mon cœur sont à vous ;
Et je vous remettrais toute la Lombardie,
Si comme dans Milan je régnois dans Pavie.
Mais vous n'ignorez pas, Seigneur, que le feu Roi
En fit reine Édüige ; et lui donnant ma foi,
Je promis...

ÉDÜIGE, à Grimoald.

Si ta foi t'oblige à la défendre,
Ton exemple m'oblige encore plus à la rendre ;
Et je mériterois un nouveau changement,
Si mon cœur n'égalait celui de mon amant.

PERTHARITE, à *Édùige*.

Son exemple, ma sœur, en vain vous y convie.
Avec ce grand héros je vous laisse Pavie,
Et me croirois moi-même aujourd'hui malheureux,
Si je voyois sans sceptre un bras si généreux.

RODELINDE, à *Grimoald*.

Pardonnez si ma haine a trop cru l'apparence :
Je présumois beaucoup de votre violence ;
Mais je n'aurois osé, Seigneur, en présumer
Que vous m'eussiez forcée enfin à vous aimer.

GRIMOALD, à *Rodelinde*.

Vous m'avez outragé sans me faire injustice.

RODELINDE.

Qu'une amitié si ferme aujourd'hui nous unisse,
Que l'un et l'autre État en admire les nœuds,
Et doute avec raison qui règne de vous deux.

PERTHARITE.

Pour en faire admirer la chaîne fortunée,
Allons mettre en éclat cette grande journée,
Et montrer à ce peuple, heureusement surpris,
Que des hautes vertus la gloire est le seul prix.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

1. ↑ *Var.* D'imposteur et de fourbe il traite sa misère ! (1653-56)
2. ↑ *Var.* [Je prendrai, s'il le faut, sur moi toute la faute :]
Dis-lui... UNULPHE. Je connois mal une vertu si haute. (1653-56)

3. ↑ *Var.* De quels yeux puis-je voir un prince de retour,
Qui me voit en son trône, et veut vivre en ma cour ? (1653-56)
4. ↑ *Var.* Avec tout cet amour conserve un peu d'estime. (1653-56)
5. ↑ *Var.* Il fuit, et tu n'as point à craindre de tempête. (1653-56)
6. ↑ *Var.* Et la main qu'il vous rend vous plaît-elle à ce prix ? (1653-56 rec.)
Var. Et la main qu'il vous tend vous plaît-elle à ce prix ? (1656 édit. sép.)
7. ↑ *Var.* Vous pourrez faire agir toute votre fierté. (1656 rec.)
8. ↑ *Var.* Mais que vois-je ?

SCÈNE IV (a).

GRIMOALD, PERTHARITE, RODELINDE, ÉDÜIGE, UNULPHE ;

SOLDATS, conduisant Pertharite prisonnier.

SOLDAT, à *Grimoald*. Seigneur... PERTH., *au soldat*. Je suis encor ton roi,
Traître, et je te défends de parler devant moi.

[GRIM. Ô ciel ! en quel état ma fortune est réduite,
S'il ne m'est pas permis de jouir de sa fuite !]

SOLDAT. Seigneur... PERTH., *au soldat*. Tais-toi, te dis-je une seconde fois.

À *Grimoald*. [Tu me revois, tyran qui méconnois les rois.] (1653-56)

(a) Cette scène est la dernière de l'acte dans les éditions de 1653-56.

9. ↑ Voltaire a mis ici : UN SOLDAT, et dans le courant de la scène : LE SOLDAT.
10. ↑ *Var.* [Pleure ce bon sujet que le mien t'a ravi.]
Garibalde n'est plus, et j'ai vu cet infâme
Aux pieds de son vrai roi vomir le sang et l'âme.
GRIM. Garibalde n'est plus ! ah, justice des cieux !
PERTH. Si tu peux en douter, qu'on l'apporte à tes yeux ;
Tu verras de quel coup j'ai tranché cette vie
Si brillante de gloire et si digne d'envie.
Je ne te dirai point qui m'a facilité
Pour un moment ou deux ce peu de liberté :
Il suffit que le duc, instruit par un perfide,
Que mon libérateur m'avoit donné pour guide,
M'attendoit à main-forte ; et me fermant le pas :
« À lui seul, à lui seul, mais ne le blessons pas,
Dit-il, et réservons tout son sang aux supplices. »
Soudain environné de ses lâches complices,
Que cet ordre reçu forçoit à m'épargner
Jusqu'à baisser l'épée et me trop dédaigner,
À travers ces méchants je m'ouvre le passage ;
Et portant jusqu'à lui l'effort de mon courage,
Je lui plonge trois fois un poignard dans le sein,
Avant qu'on puisse voir ou rompre mon dessein.
Ses gens en vouloient prendre une prompte vengeance
Mais lui-même, en tombant, leur en fait la défense,
[Et son dernier soupir est un ordre nouveau]
De garder tout mon sang à la main d'un bourreau.
C'est à toi de venger ce ministre fidèle. (1653-56)
11. ↑ *Var.* Puis-je occuper ton trône et te traiter en roi ? (1653-56)
12. ↑ *Var.* Et refuser ton ordre et ta main à ma perte ?
Ton rang, ton rang illustre auroit dû t'enseigner
Qu'un roi dans ses États doit périr ou régner,
Et qu'après sa défaite y montrer son visage,

C'est donner au vainqueur un prompt et juste ombrage.
Si tu n'étois qu'un lâche, on se pourroit flatter
Que tu pourrois y vivre, et ne rien attendre. (1653-56)

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](#)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](#)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](#)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Acélan
- Vcelier
- Phe-bot
- Le ciel est par dessus le toit
- MozK397
- Zyephyrus
- Phe
- Coquefredouille
- Aristoi
- TptBot
- Hsarrazin
- Consulnico

- Taousert
- BnFBoT
- Shaihulud
- Ernest-Mtl
- Cantons-de-l'Est

-
1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)
 2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)
 3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)
 4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)